

Z O R A D A ,  
ou  
L A C R É O L E .



ZORADA,  
OU  
LA CRÉOLE,  
PUBLIÉE  
PAR EMILIE J....T.

---

---

SECONDE PARTIE.

---

---

A PARIS.  
DE L'IMPRIMERIE DE VATAR-JOUANNET,  
RUE CASSETTE, n°. 913.

---

AN IX—1801.



---

# ZORADA,

o v

## LA CRÉOLE.

---

SUITE DU CAHIER DE ZORADA.

CORALY revint bientôt auprès de nous. Et l'état de ton cœur, ma chère Zorada, me dit-elle en m'abordant ? Comme le crime rétrécit l'ame ! comme il éteint en peu d'instans tout sentiment généreux ! Je dissimulai. Mon amie pénétra, je crois, des secrets que

j'aurais voulu lui cacher ; ses regards douloureux , sa main qui pressa tristement la mienne , semblèrent me reprocher ce premier manque de confiance ; mais depuis ce moment elle ne me parla plus de James : la bonne Coraly sentait qu'il ne faut point arracher au criminel un aveu trop pénible , et que c'est à lui seul qu'il est permis de rouvrir ses blessures. De tous les procédés de sa constante et fidelle amitié , c'est celui que je me rappelle avec le plus d'attendrissement.

Coraly feignit d'ignorer mes liaisons intimes avec James. Nous conservions devant elle les dehors de la simple amitié : c'était au sein des nuits , que , me déroband à tous les regards , j'allais retrouver mon complice. Tout ce dont une femme

est capable , lorsque son ame est livrée au désordre des passions , je l'ai fait pour lui. Eh ! quel sacrifice pouvais-je lui refuser après celui de ma vertu ?

Cependant je payais déjà bien cher mon chimérique bonheur. Quand je ne voyais pas mon séducteur , des remords déchirans pénétraient dans mon ame ; je maudissais mon aveuglement , l'instant où James m'avait sauvé la vie , le jour où je l'accueillis auprès de moi , celui plus funeste où je m'étais déshonorée ; alors j'aurais voulu mourir : mais s'il venait à paraître , je ne sentais plus rien , sinon que je l'aimais , et ne pourrais jamais l'oublier. Sa présence me faisait supporter mon infamie , parce que je me croyais aimée....

Cette illusion qui faisait toute ma

consolation , ne fut pas de longue durée.

Un esclave de James avait été chargé par son maître de faire partir une lettre pour la France. Je le rencontrai qui courait à la ville s'acquitter de sa commission. La vue de cette lettre porta dans mon âme un trouble inexprimable. James m'en avait fait un mystère ; ce fut assez pour alarmer ma tendresse. J'étais entraînée malgré moi dans le malheur. Je saisis cette lettre , la décachète et la parcours. Quel jour affreux vint éclairer toute mon infortune ! James écrivait à un de ses parens , et lui parlait d'une jeune femme , dont il s'informait avec cette tendre sollicitude , cette inquiétude de l'âme que l'amour seul peut exprimer et sentir. J'achevais cette lecture quand James



parut. L'écrit que je tenais encore , mes transports , mes larmes , les cris de mon désespoir lui montrèrent que j'étais instruite de sa perfidie. Il jette un regard foudroyant sur l'esclave ; puis s'approchant avec vivacité , il m'arrache la lettre et la déchire ; ses lèvres décolorées tremblaient , ses traits étaient renversés , tout son corps frémissait ; il vint , avec une agitation extrême , se jeter à mes pieds ; je le repoussai ; il y revint encore : enfin il ne put supporter plus longtemps cet état affreux ; ses yeux se fermèrent , la pâleur de la mort se répandit sur sa figure , il tomba sans connaissance à mes pieds. Je ne vis plus rien que sa situation cruelle ; je le pris dans mes bras et le baignai de mes larmes. James , lui dis-je , cruel James , vis pour ta

Zorada. Il ne m'entendait plus.... Cependant il rouvre péniblement les yeux , m'aperçoit , détourne la vue , et me demande la mort à grands cris. Il faut avoir aimé , madame , pour savoir combien est puissante sur notre ame la douleur d'un objet aimé , comme elle nous fait bientôt oublier les torts les moins pardonnables.

Quand James put parler , ce fut pour s'accabler lui-même de tous les reproches que j'aurais dû lui faire. — Je suis un monstre , me disait-il ; cessez trop sensible Zorada , de vous intéresser au barbare qui vous a trahie , désespérée. Ah ! laissez retomber sur le criminel tous les maux qu'il vous a causés. Que je meure de honte et de douleur ! — Je ne puis que t'aimer , lui répondis-je , en le pressant sur

mon sein. Oui , tu m'as abreuvée de douleur : je ne veux t'en punir qu'en t'aimant encore plus. Abuse , ingrat , de ton pouvoir sur une fille infortunée ; tu peux m'ôter la vie , mais non l'amour que tu m'as inspiré. Dis-moi , répète - moi que tu en aimes une autre ! tu ne pourras jamais dire qu'elle fut plus sensible que Zorada. Cruel ! pourquoi me tromper ? Que ne m'as-tu fait connaître le véritable état de ton cœur ! j'aurais appelé ici , auprès de toi , mon heureuse rivale ; je vous aurais accablés l'un et l'autre de mes bienfaits , je vous aurais protégés , secourus , servis.... Ah ! James , ce n'était pas mon bonheur que je cherchais ; ce ne fut que pour toi que je me sacrifiai!....

James étonné de tant de faiblesse , quand il devait s'attendre à l'excès

des fureurs les plus légitimes ,  
laissa couler des larmes amères que  
j'essuyais , et qui excitèrent ma  
piété. — Tant de générosité, ma  
Zorada , me dit - il , pour tant de  
barbarie ! ah ! jamais je ne pourrai  
me pardonner.... Ange de ma vie,  
femme aussi sensible que je suis  
ingrat , pardonne-moi un souvenir  
dont je n'ai pas été le maître. Je  
l'effacerai ce souvenir criminel ,  
je ne reverrai jamais celle qui en  
fut l'objet ; toi seule régneras dé-  
sormais sur mon cœur.

Que notre sexe est crédule ! l'es-  
poir le plus léger nous séduit, l'ap-  
parence d'un retour sincère nous  
fait oublier l'injure. Un seul mot  
de repentir, de la part de l'homme  
que nous chérissons , suffit pour  
nous calmer. En vain la raison  
accuse l'ingrat qui nous trompe ,

nous l'aidons nous-mêmes à nous trahir ; suspendues sur l'abîme , nous embrassons une chimère , nous nous y attachons comme au point d'appui qui doit nous sauver la vie. Je ne pus refuser aux larmes de mon amant un pardon qu'il ne méritait pas.

Cependant c'est de ce jour que je date la punition de tant d'erreurs : alors seulement commença mon supplice. Comme je viens de vous le dire , madame , en écoutant l'infidelle , je m'efforçais de croire à ses protestations , à ses sermens ; mais aussitôt qu'il s'éloignait de moi , je me rappelais cette lettre funeste : le souvenir de cette femme que James avait aimée , et qu'il aimait peut-être encore , réveillait toute ma douleur : j'étais en proie aux tor-

tures de la jalousie. Ces idées d'infidélité, de trahison fermentaient dans ma tête, y portaient le trouble et le désordre ; elles me poursuivaient le jour, la nuit, en tous lieux, à toute heure. Le bandeau de l'illusion était déchiré, je ne pouvais plus être heureuse.

Si vous connaissiez le tourment de la jalousie, madame, vous me plaindriez, et quelque coupable que je doive vous paraître, vous me croiriez trop punie. Je ne portais plus auprès de mon amant que mes soupçons et mes inquiétudes ; ses actions, ses démarches m'étaient suspectes, tout m'alarmait ; je prêtais à ses discours, à ses pensées même, les couleurs les plus odieuses ; j'épiais ses regards, ses soupirs : la nuit, s'il reposait auprès de moi, je veillais pour prolonger

mes peines : lui échappait-il en dormant quelques paroles ? je les recueillais avec avidité, je donnais un sens raisonnable aux idées fantastiques de ses songes : je m'imaginai qu'il parlait à ma rivale, qu'il s'occupait d'elle, qu'il croyait la revoir, qu'il courait au-devant d'elle... La jalousie est un vautour qui déchire lentement les cœurs qu'il a pris pour victimes. Non-seulement mes soupçons s'attachaient à cette femme dont j'étais séparée par la vaste étendue des mers, j'imaginai encore que James pouvait devenir infidèle pour une autre, et mes esclaves, mon amie même, étaient pour moi des sujets d'alarmes continuelles.

Je ne pouvais souffrir tant de maux à-la-fois, sans les faire partager à leur premier auteur. Ma

jalousie produisit sur mon amant les effets qui sont le fruit ordinaire de cette passion funeste ; il se refroidit pour moi : rebuté par mes reproches et mes soupçons , il devint sombre , inquiet , rêveur : alors je revenais à lui , mais je le fatiguais ; il se dérobaît à mes caresses , ou ne les recevait que d'un air distrait et indifférent. Je sus trop tôt de quels projets le parjure s'occupait.

Un de mes esclaves que j'avais chargé de surveiller les pas de l'infidelle , me dit que James songeait à repasser en France. Les changemens survenus dans le gouvernement lui en laissaient la liberté , et le dégageaient assez de la promesse qu'il avait signée. Je sus qu'il était déjà en pourparler avec le capitaine d'une frégate qui devait mettre à la



voile sous peu de jours. Depuis j'ai appris que mon esclave avait été trompé : mais pouvais-je alors reconnaître la vérité ? J'étais trop disposée à accueillir tout ce qui pouvait flatter mes soupçons et nourrir mes craintes.

Je n'essaierai point de vous peindre, madame, ce que j'éprouvai en apprenant cette nouvelle ; je vous en ai dit assez déjà , pour vous faire connaître mon extravagante sensibilité ; et combien je dus être accablée par un coup aussi imprévu. Aussitôt que je pus rassembler mes esprits égarés, le sentiment de la vengeance s'empara de toutes mes facultés : je voulus punir enfin celui qui se jouait aussi cruellement de ma faiblesse. Je préparai de mes propres mains un poison subtil , qui

devait.... Vous frémissez, madame? rassurez-vous. L'idée d'un crime atroce a pu souiller l'ame de Zorada, mais elle n'était point assez dégradée pour s'y arrêter, le méditer et l'exécuter. Je renonçai au soin de ma vengeance, j'en eus horreur, et je résolus de n'immoler que moi seule. Je remis à mon esclave fidelle le poison que j'avais préparé, en lui ordonnant de le mettre dans le chocolat qui faisait mon déjeuner ordinaire.

James et Coraly déjeûnaient toujours avec moi ; ils y vinrent aussi le jour que j'avais choisi pour terminer mes maux. J'étais entièrement décidée ; mon ame prête à quitter le séjour où elle avait tant souffert, était tranquille ; l'idée du souverain juge devant qui j'allais paraître, n'y portait aucun ef-

froi ; je regardais ma mort comme un acte expiatoire de ma conduite passée ; le tombeau me présentait un asyle contre le crime et les passions , je m'en approchais sans regret , sans crainte et sans douleur.

On servit le déjeuner : mes yeux se portèrent involontairement sur James ; j'éprouvai que je l'aimais encore ; je me troublai ; je sentis couler sur mes joues deux larmes brûlantes. Hélas ! me dis-je intérieurement , ce sont les dernières !

James et Coraly s'alarmèrent en voyant mes pleurs. J'essayai de les rassurer. Cependant leur tendre inquiétude m'affecta vivement ; je sentis mon courage s'ébranler , j'hésitai ; mais par un dernier effort je surmontai ce mouvement de faiblesse, et j'avalai précipitamment

le breuvage qui devait me donner la mort.

La vivacité de mon action , l'horreur qui vint altérer tous mes traits , frappèrent James et mon amie. Zorada. . . . . Ma chère Zorada , s'écria James , qu'avez-vous ? que veulent dire.... Je l'interrompis. — Soyez tranquille, lui dis-je , je viens de vous rendre le dernier service qui fût en mon pouvoir. J'ai voulu vous délivrer d'une femme qui vous aimait et que vous haïssez , qui vous rendit heureux , et dont vous avez à jamais causé l'infortune. James , dans un trouble extrême , appelait mes noirs , en leur criant , au secours ! au secours ! Zorada... Votre bonne maîtresse..... va mourir ! Il n'est plus temps , lui dis-je , dans quelques instans , j'en'existerai plus.

Je fis ensuite en peu de mots à mon amie l'aveu de mes fautes ; je rappelai à mon complice ses torts, son ingratitude ; je lui dis que j'étais instruite de son départ pour la France : il se répandit en protestations du contraire. Je t'aimais, lui dis-je en l'interrompant, oui, je t'aimais, et malgré moi je t'aime encore ; mais j'ai dû me punir de tant de lâcheté , la vie m'était odieuse, insupportable, et le poison que j'ai pris va m'en délivrer.

Aux cris de James et de la pauvre Coraly , mes esclaves accoururent : celui que j'avais chargé de l'exécution de mon projet , arriva un des premiers, en s'écriant. — *Maître James, bonne Coraly, vous pas troubler : belle Zorada, elle pas mourir. Moi tout savoir, moi jeter poison destiné pour elle, moi*

*trompé elle pour sauver elle , moi mourir pour elle s'il faut quelqu'un mourir.* L'ivresse de la joie succéda dans le cœur de tous ceux qui m'entouraient à la terreur dont ils étaient frappés ; moi seule , muette , insensible , je regrettais que le zèle de mon esclave eût trompé mon affreuse espérance.

C'est alors , madame , que je sentis le prix d'une véritable amie. Mon incomparable Coraly qui me suppliait de vivre pour elle , me jurait de ne pas me survivre , si je persistais dans ma funeste résolution. Tantôt elle excusait James , tantôt elle l'accablait de reproches ; elle me priait , me grondait , me caressait , et gouvernait tous ses mouvemens et ses discours d'après l'effet qu'ils paraissaient produire sur mon ame. Combien

alors je me reprochai de lui avoir caché mon amour ! De quels secours je m'étais volontairement privée dans mes malheurs ! Coraly , chère Coraly , plus heureuse que ton amie , tu reposes maintenant dans un monde meilleur que celui-ci ! Là , tu reçois la récompense due à tes vertus. De ce séjour de gloire et de bonheur , tourne tes yeux sur Zorada , vois sa reconnaissance , ses larmes et ses regrets !

Les pleurs et les caresses de l'amitié me rendirent un peu de calme , je promis de vivre , et je consentis à souffrir ; mais je fus presque insensible aux témoignages de sensibilité que James me prodiguait : dans les premiers momens qui succédèrent à cette scène du désespoir , je crus fermement que je pourrais enfin surmonter mon

amour, et recouvrer ma tranquillité première ; au moins j'en concevais l'espoir. Les consolations et les avis de ma Coraly l'auraient peut-être réalisé, lorsqu'une catastrophe terrible vint r'ouvrir toutes mes blessures.

Les troubles qui agitaient le continent, avaient passé jusques dans la Colonie. Les esprits y étaient dans la plus grande fermentation. Chacun prenait parti selon ses goûts, ses principes, et plus souvent suivant ses intérêts. James se montra comme un ardent ami, un zélé défenseur de la liberté ; mais le parti le plus juste était alors le plus faible : mon amant fut arrêté, jeté dans les fers.

Quand je vis James en prison, je n'envisageai plus que ses mal-



heurs : je m'oubliai pour ne songer qu'à lui. Je voulus partager sa captivité ; mais des ordres supérieurs m'ôtèrent cette faible consolation. On éloignait de ces malheureuses victimes, ceux qui auraient pu les secourir ; à peine me permit-on de lui faire parvenir de quoi subvenir à ses premiers besoins.

On instruisit le procès de James : il fut condamné à être déporté en France. En apprenant cette sentence, j'éprouvai combien je l'avais aimé, combien je l'aimais encore. Je fis offrir au gouverneur des sommes immenses pour racheter l'infortuné ; j'aurais donné tous mes biens, ma vie même ! mais, cette fois, la vengeance l'emporta sur la soif de l'or. Tout ce que je pus obtenir, au prix des plus grands sacrifices, ce fut la triste satisfac-

tion de voir mon amant , une dernière fois avant son départ.

Que cette entrevue fut pénible et déchirante ! soit que James eût pitié du malheureux état où il me voyait réduite , soit qu'il me fût véritablement attaché , il me témoigna la douleur la plus vive. Ses regrets me parurent sincères. — Adieu , me dit - il , d'une voix entrecoupée , et au milieu d'un torrent de larmes ! Zorada , femme adorable , mon amie , ma bienfaitrice , adieu ! Oubliez-moi , ou plutôt souvenez-vous-en pour maudire ma mémoire... Divine créature , que de maux j'ai accumulés sur ta tête innocente ! dans ce moment , ils pèsent tous sur mon cœur , ils feront à jamais mon supplice ! . . . . . Ah ! si tu pouvais pénétrer dans les plis les plus secrets de ce cœur

ulcéré !..... Que n'as-tu été la première.... la seule femme que j'aie connue ! Jamais nulle autre ne pourra bannir ton image.... Il faut nous séparer... nous séparer.... Et je ne puis mourir ! — Je ne répondais rien : je gardais le silence du désespoir. Zorada, si faible, si sensible, n'avait plus de larmes à répandre. Mes yeux fixés sur ceux de James ne pouvaient s'en détacher, mes lèvres tremblaient, son nom seul m'échappait, mes mains pressaient les siennes par des mouvemens convulsifs : Coraly, moins à plaindre que moi, pleurait à nos côtés.

Enfin le moment fixé pour le départ arriva : il fallut arracher l'infortuné de mes bras. Je crus que mon ame allait s'exhaler pour le suivre : il s'éloignait.... je me précipite

encore vers lui, j'écarte ses gardes, et je le presse une dernière fois contre mon sein ; mais les vils satellites qui l'entraînaient me repoussèrent avec inhumanité. En nous séparant je retins dans mes mains le mouchoir de James... Il était trempé de ses larmes ! Je le portai sur mon cœur. — Il ne me quittera plus, lui criai-je ; James..... mon ami.... James, toujours cher.... Adieu !... Adieu !...., tu reverras Zorada, ou bien elle mourra.

On me transporta mourante à mon habitation. Une fièvre brûlante succéda bientôt à l'agitation que m'avait causée cette horrible séparation. On désespérait de ma vie, et je crus que le ciel, prenant pitié de moi, allait enfin me délivrer de tous mes maux. J'appelais la mort, je la désirais ; mais la nature

nature qui me créa pour souffrir, m'avait donné les forces nécessaires pour résister aux chagrins les plus cuisans.

Coraly ne me quittait pas. Pendant tout le temps que l'on craignit pour ma vie, elle veilla près de moi et ne voulut se reposer sur personne des soins qui m'étaient nécessaires : quand je fus rétablie, ce fut son bras qui soutint mes pas chancelans. Elle me parlait de James ; elle pleurait avec moi, et son amitié me rappelait à la vie que j'aurais voulu quitter. Je passais avec elle la plus grande partie du jour dans l'*Hermitage*, ou sous l'allée d'orangers. Là, je m'entourais des objets qui me retraçaient une image que rien ne pouvait bannir de mon ame : ma seule consolation était de

m'en occuper sans cesse. J'espérais qu'en m'environnant de ce qui pouvait nourrir ma douleur, je succomberais enfin sous le poids de tant de chagrins : j'aurais sans doute atteint ce terme désiré, si l'espérance de revoir le cher et cruel auteur de tous mes maux ne m'eût soutenue. Dès les premiers jours de ma convalescence, je méditai le projet de vendre mon habitation, de convertir en or toutes mes richesses, de passer en France, et d'y chercher James ou le trépas.

Cependant les troubles de la Colonie devenaient de jour en jour plus inquiétans. Les idées de liberté, semées et propagées parmi les noirs, produisirent bientôt l'explosion la plus terrible. Vous avez sûrement entendu parler, Madame, des excès auxquels les noirs se sont

livrés à St. Domingue. Que de ruines ils ont entassées sur cette terre jadis si fortunée ! Que de flots de sang ils ont répandus ! En quelques jours ils se sont vengé de plusieurs siècles d'oppression ! Nulle puissance humaine n'était capable d'arrêter la fougue impétueuse et sanguinaire de tant de milliers d'esclaves si long-temps comprimés. Ces scènes sanglantes de dévastation et de destruction ont prouvé que la suprême justice laissait agir quelquefois le crime , pour punir le crime. Tous les colons désertaient leurs habitations ravagées ; ils se dérobaient au sort qui les menaçait et que plusieurs d'entr'eux avaient bien mérité.

L'amitié de mes nègres pour moi me mettait à l'abri de la fureur des révoltés ; mais je prévis qu'au Cap

on me ferait un crime de ma sécurité. Le souvenir de James et le désir d'aller le retrouver en Europe exagéraient à mes yeux cette crainte qui n'était cependant pas chimérique. Je vendis mon habitation et mes meubles, assez avantageusement pour les circonstances critiques où se trouvait la Colonie, et je m'occupai de mon passage en France.

La timide et prévoyante Coraly voulut me détourner de ce projet : elle semblait pressentir de nouveaux malheurs pour moi ; mais j'étais déterminée par des motifs trop puissans : elle fut obligée de céder à mes désirs, et nous montâmes sur le vaisseau qui devait nous conduire dans la patrie de mon amant.

Nous perdîmes bientôt de vue



Saint-Domingue. Coraly regrettait son pays ; pour moi je le quittais sans peine : ma véritable patrie était le pays où respirait l'homme adoré dont j'étais séparée.

Nous étions à bord d'un navire connu à Saint - Domingue sous le nom du *Poisson-Volant*, et notre capitaine s'appelait Thunder. Je joins ici, madame, quelques feuilles sur lesquelles Coraly s'est amusée à tracer le portrait et l'histoire de notre capitaine (1).

---

(1) Je ne répondrai point à ceux qui trouveraient cet épisode déplacé : je laisse aux maîtres à décider jusqu'à quel point le romancier peut se permettre certaines licences, j'observerai seulement que je ne suis que copiste fidèle : si le mensonge a ses règles, la vérité a bien aussi ses droits.

*Histoire du capitaine Thunder* (1).

Notre capitaine et son second sont deux originaux que la nature semble avoir modelés pour faire contraste dans le tableau que présente notre navigation.

Thunder , le capitaine , est un petit homme sec , jaune , d'une constitution bilieuse et presque atrabilaire : son œil noir et ardent brille d'un feu sombre , sous un sourcil épais dont chaque poil dur et courbé vient se recroquiller sur de longues paupières. Son nez gros , aquilain , et relevé sur les côtés , a pour expression habituelle celle

---

(1) Ce cahier est , dans l'original , d'une écriture beaucoup plus fine que celle de Zorada. La différence de style aurait suffi pour me prouver qu'il ne fut pas écrit par elle.

du dédain ; ses lèvres minces et très-vermeilles ne s'entr'ouvrent guères que pour saisir la pipe, ou pour boire l'eau-de-vie que le petit homme se verse fréquemment et à pleines rasades. Que dirai-je de son moral ? Il n'est pas moins bizarre que son physique. C'est un mélange inexplicable de rudesse et de bonté, de misanthropie et de sensibilité, de brusquerie et de réflexion : non, je ne crois pas qu'il y ait deux Thunder au monde.

Quant au benin M. le Doux, son second, imaginez un grand blondin de vingt-quatre ans, d'une figure longue et pâle : ses yeux sont d'un bleu de faïence ; son front n'a pas deux doigts de hauteur ; ses deux grosses lèvres sont sans cesse contractées par un sourire habituel et d'une simplicité que l'on prend

volontiers pour de la bêtise. Enfin toute la physionomie de M. le Doux annonce un homme qui en est encore à sa première pensée et à son premier sentiment.

Quand Thunder agit ou parle , c'est la foudre : quand M. le Doux remue la langue ou les pieds , on croit voir *le Paresseux* (1). Tout marche, tout obéit, tout s'électrise à la voix de Thunder : quand M. le Doux commande , rien n'avance ; et le rire circule parmi tous les matelots.

Deux êtres pareils , se trouvant journellement en présence , il en résulte quelquefois des scènes grotesques et vraiment divertissantes, que je n'entreprendrai pas de

---

(1) Cet animal est commun dans l'Amérique : il lui faut plusieurs mois pour monter au sommet d'un arbre.

décrire : je veux seulement conserver le souvenir et saisir quelques traits de cet original de Thunder. L'occasion est belle, ne la laissons pas échapper : il vient de nous raconter sa vie. Je veux l'écrire, tant qu'elle est encore présente à ma mémoire.

Ma chère Zorada qui ne rêve qu'à son amour, lira cet écrit. Que dira-t-elle, en apprenant que Thunder, tout capitaine qu'il est, n'a pas été lui-même à l'abri du pouvoir de deux beaux yeux ?

Mais revenons à mon récit.

Zorada venait de se retirer dans sa petite chambre ; elle y goûtait quelques instans de repos, quand je rentrai dans la chambre du capitaine. On était encore à table, lorsque j'arrivai. L'eau-de-vie se versait et se vidait à la ronde : Thunder,

les coudes sur la table , une longue pipe à la bouche , et le verre à la main , me parut , malgré ses graves occupations , parler avec plus de feu que de coutume. Je bravai les vapeurs de l'eau-de-vie , la fumée perfide du tabac , et je pris place , comptant pouvoir saisir quelques traits de mes deux originaux. C'est à-peu-près ma seule affaire depuis que je suis à bord.

A mon arrivée , il s'établit un petit dialogue entre Thunder et le Doux , qui me fit juger que j'avais interrompu le capitaine.

—Capitaine, recommencez votre histoire : elle amusera madame.

— Elle amusera madame ?... ...  
Diable ! vous trouvez ce que je dis , amusant ?

—Vous en étiez à la mort d'Elisa...Recommencez donc, capitaine.

( Thunder jeta un regard foudroyant sur le pauvre le Doux ).

— La mort d'Elisa !..... Mille tonnerres !... Et cela vous amusait ?

— Je ne dis pas cela , capitaine.

( Et en parlant , M. le Doux souriait suivant son habitude ).  
Thunder quitta sa pipe , fixa le Doux , grinça des dents , et finit par hausser les épaules : ensuite il m'adressa la parole.

— Ce que vient de dire le spirituel M. le Doux, vous aura peut-être donné , madame , l'envie de connaître ce que je racontais. Je vais le répéter , *pour vous amuser !*

Thunder appuya sur ces derniers mots , en regardant encore M. le Doux qui , cette fois , me parut très-embarrassé de sa contenance.

Le capitaine recommença son récit en ces termes :

« Je sortais à peine de l'enfance,  
» quand je quittai la maison paternelle ; je m'engageai comme  
» mousse à bord d'un corsaire de  
» Bordeaux. Je n'étais pas habitué  
» à la fatigue ; mais mon amour  
» invincible pour la liberté , et le  
» désir de courir les mers , me  
» firent braver les difficultés et les  
» dangers que j'allais rencontrer  
» dans le genre de vie que je voulais embrasser.

» La faiblesse de mon âge , et  
» mon peu d'expérience auraient  
» dû commander l'indulgence en  
» ma faveur ; le zèle que j'apportais à toutes mes fonctions , aurait  
» pu me faire traiter avec douceur :  
» mais j'appris bientôt à mes dépens  
» que les hommes ne se laissent ja-



» mais guider par des sentimens de  
» justice, et qu'ils cèdent rarement  
» à ceux de la commisération. La  
» plus petite distraction, le moindre  
» oubli, la faute la plus légère,  
» étaient aussitôt sévèrement pu-  
» nis. Les cris qui m'échappaient  
» sous les coups dont tous les  
» gens de l'équipage se croyaient  
» en droit de m'accabler tour-à-  
» tour, ne faisaient qu'exciter le  
» rire chez ces hommes sans pitié.  
» *Les monstres s'en amusaient !*  
( Thunder fixa le Doux qui baissa  
les yeux ),

» J'appris dès-lors à dévorer mes  
» larmes : et c'est à l'inhumanité  
» des premiers hommes avec qui  
» j'ai vécu, que je suis redevable  
» de pouvoir cacher sous un front  
» serein une ame torturée ; la pre-  
» mière leçon que j'ai reçue du

» malheur , a été d'apprendre à le  
» supporter sans me plaindre.

» Cependant , à mesure que mes  
» forces se développaient , je sen-  
» tais s'améliorer mon sort. Quel-  
» ques insultes dont je me vengeai  
» en brave , me rendirent plus re-  
» commandable aux yeux de mes  
» camarades. J'étais encore enfant,  
» et l'on me traitait en homme ,  
» parce que j'en avais montré l'au-  
» dace.

» Les combats fréquens et ter-  
» ribles auxquels nous nous trou-  
» vions exposés , l'habitude d'en-  
» visager de près la mort , les tem-  
» pêtes et des périls sans cesse re-  
» naissans achevèrent de me don-  
» ner cette intrépidité aveugle , ce  
» mépris constant de la mort , qui  
» doivent caractériser tous ceux qui  
» mènent un métier pareil au nôtre.

» La France était alors en guerre  
» contre l'Angleterre , pour la li-  
» berté des Américains. Un jour  
» nous fûmes attaqués par un  
» vaisseau anglais : notre capi-  
» taine , trop faible pour résister ,  
» amena son pavillon sans tirer un  
» coup de canon.... Mille bombes!  
» si j'avais été à sa place , j'aurais  
» plutôt sauté mille fois ! »

En proférant cette exclamation qu'il accompagna des gestes les plus expressifs , Thunder brisa sa pipe. Après avoir juré , bu un verre d'eau-de-vie et demandé une autre pipe , il reprit son récit.

« Je fus jeté dans les prisons de  
» Boston , avec tous mes camarades  
» d'infortune. Il m'était impossible  
» de vivre long-temps dans les fers ,  
» sans rechercher les moyens de  
» m'enfuir : il s'en présenta un

» très-naturel. On me proposa du  
» service dans les troupes anglaises:  
» j'acceptai. Je savais bien que je  
» m'exposais , en cas que je fusse  
» repris, à être pendu ; mais j'étais  
» trop familiarisé avec les boulets  
» et les balles, pour redouter deux  
» ou trois pieds de corde ; toute  
» autre considération ne pouvait  
» me faire balancer. Quant au pré-  
» tendu déshonneur dont on s'ef-  
» fraie en pareil cas, je savais que  
» mon honneur était à moi , et  
» qu'il ne dépendait ni des autres  
» hommes ni de leurs conventions,  
» de me l'ôter : quant à l'idée  
» de porter mes armes contre ma  
» patrie, elle ne se présentait que  
» d'une manière très-vague à mon  
» esprit. Qu'est-ce en effet que ce  
» mot *patrie* ? Il n'a de sens que  
» pour les riches et les heureux du

» siècle. Un pauvre diable , comme  
» était alors Thunder , trouve sa  
» véritable patrie par - tout où il  
» rencontre un refuge contre la  
» persécution , la faim , la honte  
» et la servitude.

» On me présenta aux officiers  
» chargés des enrôlemens : il se  
» trouva que j'étais trop jeune  
» pour être admis au nombre des  
» privilégiés que l'autorité juge  
» dignes de se faire casser la tête  
» pour son profit ou pour sa gloire :  
» j'allais être obligé de reprendre  
» mes fers , lorsqu'un jeune officier  
» me proposa d'entrer à son service.  
» D'abord le titre de valet me ré-  
» volta ; mais je finis par le trouver  
» plus doux que celui de prison-  
» nier , et j'acceptai la proposition.

» Faire les commissions de celui  
» qu'il me fallait nommer mon

» maître , panser son cheval , re-  
» cevoir deux cents coups de pied  
» au cul dans ses mauvais momens,  
» empocher quelques couronnes ,  
» quand ses amours allaient bien ;  
» telles étaient mes occupations ,  
» et tel était mon sort. Dieu sait  
» combien de temps encore j'aurais  
» mené ce détestable genre de vie,  
» si l'amour n'était pas venu im-  
» primer à tout mon être une di-  
» rection entièrement nouvelle , et  
» déranger pour moi tous les calculs  
» des probabilités.

» Mon maître avait au moins  
» vingt intrigues à Boston , mais  
» il n'avait réellement qu'une in-  
» clination : il est bien rare qu'un  
» homme en ait davantage , même  
» dans tout le cours de sa vie. Plu-  
» sieurs Lady de Boston se dis-  
» putaient le cœur de l'écuyer

» Baringtown , tandis qu'une jeune  
» Indienne qui vivait retirée avec  
» sa mère dans une campagne à  
» deux lieues de la ville , possédait  
» seule en secret les plus chères  
» affections de l'écuyer.

» Chaque jour , ma matinée était  
» employée à porter les tendres  
» réponses de mon maître aux mille  
» et un billets doux reçus la veille.  
» Je tenais vraiment un bureau de  
» petite poste. Venaient d'abord  
» les fleurs pour milady , les pré-  
» sens pour la comtesse, les oran-  
» ges musquées pour la petite  
» lady ; ensuite les vers à la femme  
» du général, la romance pour la  
» tendre nièce du ministre , et de  
» la prose pour toutes les grisettes.... Mais jamais la charmante  
» Elisa , cette jeune Indienne , n'é-  
» tait oubliée. Elle m'était plus

» recommandée que tout le reste  
» ensemble. C'était de toutes mes  
» commissions, la plus sévèrement  
» prescrite, et à - coup - sûr celle  
» dont je m'acquittais avec le plus  
» de plaisir.

» Elisa !.... elle était plus agréa-  
» ble que l'aspect d'une terre riante  
» et fertile après un long et pénible  
» voyage ; plus belle que le soleil  
» après la tempête !.... Au premier  
» instant où je vis cette créature  
» céleste , je sentis tous les feux de  
» l'amours'allumer dans mon cœur.  
» Elisa n'aimait pas mon maître ,  
» et ne me cachait pas sa froideur  
» pour lui ; elle ne recevait ses  
» soins , que dans la peur de dé-  
» plaire à sa mère , et de s'expo-  
» ser à la vengeance d'un officier  
» de l'armée.

» Quand elle parcourait en sou-



» riant et haussant les épaules, les  
» tendres billets de Baringtown ,  
» mes yeux dévorai<sup>ent</sup> tous ses  
» charmes ; ses yeux noirs, ses lè-  
» vres de rose, ses dents semblables  
» aux perles de l'Inde , sa gorge  
» arrondie !..... En ce moment  
» même, entre le ciel et les abîmes,  
» je crois revoir encore son image  
» chérie ! »

Les yeux de Thunder se remplis-  
saient d'eau. Il avait quitté sa pipe,  
et la tête appuyée sur l'une de ses  
mains, il demeurerait absorbé dans  
ses souvenirs.

Je remarquai son trouble inté-  
rieur, et je lui en sus bon gré. —  
Capitaine , lui dis-je , j'aime votre  
sensibilité.

A ce mot de sensibilité, il tres-  
saillit comme un homme que l'on  
réveille en sursaut.

— Qu'appellez - vous *sensibilité*?.... Suis-je donc une femme?...

Il reprit son récit.

« J'en étais, je crois, à cette jeune  
» Indienne. Je l'avoue, je l'aimais  
» éperduement. J'aurais voulu m'en  
» faire aimer ; et je n'oubliai rien  
» pour y parvenir. Elisa m'aima ; je  
» crus lire dans son cœur : elle me  
» préférait à Baringtown , mais  
» elle n'osait et ne pouvait même  
» l'éloigner entièrement. Elle crut  
» pouvoir concilier ces divers sen-  
» timens , en m'accordant tout ce  
» qu'une femme sensible peut ac-  
» corder , hors les dernières fa-  
» veurs de l'amour. Confiance in-  
» time , amitié tendre , caresses  
» innocentes ! j'aurais été trop  
» heureux, si vous aviez pu suffire  
» à mon cœur ; mais malheureuse-  
» ment, tel est l'effet constant de

» l'amour, que plus on lui cède ,  
» plus il exige. Je voulus obtenir  
» davantage : Elisa sut me retenir  
» dans les bornes de la décence.  
» Un tigre même l'aurait respectée,  
» quand , le cœur palpitant de  
» crainte , et les yeux baignés de  
» pleurs , elle semblait me deman-  
» der grâce !

» Un jour, qu'assis auprès d'elle,  
» je cherchais à donner le change  
» à mes transports , en baisant son  
» front modeste , et en pressant  
» ses deux mains sur ma poitrine,  
» Baringtown parut. Il tire son  
» épée , s'avance furieux , et me-  
» nace de nous immoler tous  
» deux. Quoique domestique , je  
» portais l'uniforme et j'étais armé :  
» je m'élançai entre Elisa et mon  
» maître. Il m'attaque avec rage :  
» je me mets froidement en garde,

» ne songeant qu'à défendre mes  
» jours , sans attenter aux siens.  
» Ma modération ne fit aucune  
» impression sur cet homme aveu-  
» glé par la fureur. Il se précipita  
» lui-même sur le fer que je lui  
» opposais , et il tomba en profé-  
» rant mille imprécations contre  
» moi. La vue du sang , les cris  
» d'Elisa , me troublèrent : je n'ap-  
» perçus pas deux soldats du corps  
» de Baringtown , qui accouraient  
» vers nous. Je fus saisi avant de  
» pouvoir me défendre , entraîné ,  
» jeté dans les fers , et condamné  
» à mort le même jour.

» Je venais d'entendre pronon-  
» cer mon jugement qui devait  
» être exécuté le lendemain : je  
» fumais tranquillement dans mon  
» cachot , en méditant sur l'injus-  
» tice des hommes , et sur la fata-  
» lité

» lité de ma destinée ; je ne regret-  
» tais rien dans la nature , hors  
» Elisa que j'aurais voulu voir une  
» dernière fois : j'avais bravé la  
» mort de trop près , pour m'ef-  
» frayer à son approche : la honte  
» du supplice ne pouvait m'émou-  
» voir , mon ame sentait n'avoir  
» rien perdu de sa dignité ; les ter-  
» reurs d'un autre monde ne me  
» semblaient que de sombres puéri-  
» lités , et je m'avançais sans trou-  
» ble , sans inquiétude au-devant  
» du tombeau. Tout-à-coup les  
» portes de mon cachot s'ouvrent,  
» quatre hommes se présentent....  
» Je crus mon heure arrivée. —  
» Allons , m'écriai-je ! marchons ,  
» amis ; je suis prêt.... Au même  
» instant je vois Elisa.... J'éprou-  
» vai alors que j'étais faible comme  
» un autre.... Un nuage se répan-

» dit sur mes yeux ; je tremblai ;  
» mes genoux se dérochèrent sous  
» moi.

» A la voix d'Elisa je retrouvai  
» mon courage. —Thunder ! mal-  
» heureux Thunder, disait-elle ,  
» vis pour moi ! profite du peu d'in-  
» stans qui te restent encore , sauve  
» tes jours ! Puis s'adressant aux  
» quatre hommes : Emmenez l'in-  
» fortuné ; protégez-le ; défendez-  
» le.... Elle ne put en dire davan-  
» tage. Je sortis précipitamment  
» entraîné par les hommes secou-  
» rables chargés de ma délivrance.  
» Nous traversâmes la ville : l'or-  
» dre était donné aux portes de  
» nous laisser sortir.

» Ils me conduisirent à une ha-  
» bitation située à quelques mil-  
» les de Boston , où je pouvais ,

» me dirent-ils , demeurer en sû-  
» reté , jusqu'à ce que j'eusse pris  
» une détermination. Ils m'appri-  
» rent que Baringtown n'était que  
» légèrement blessé.

» Le jour parut : je crus qu'il  
» serait éternel. J'attendais la nuit  
» avec la plus vive impatience pour  
» me rendre à la demeure d'Elisa ,  
» et concerter avec elle le parti  
» que je prendrais.

» Une heure après le coucher  
» du soleil , je me mis en route...  
» En arrivant j'aperçus la mère  
» d'Elisa , debout contre le seuil  
» de sa porte , les yeux fixés sur  
» la terre , et paraissant plongée  
» dans une sombre tristesse. A ma  
» vue elle rentra se couvrant les  
» yeux , et jetant un cri d'horreur.  
» Je la suivis.... Quel spectacle  
» déchirant !... Elisa expirante !...

» En me voyant elle se ranima, me  
» présenta la main, serra faible-  
» ment la mienne et la porta sur  
» son cœur !..... »

A ces mots Thunder s'arrêta pour  
essuyer de grosses larmes qui tom-  
baient de ses yeux.

— Bon capitaine, lui dis-je, vous  
pleurez ?

— Oui, ce sont des pleurs.... et  
bien amères!... Quelle faiblesse!...  
soyons homme.... les barbares  
qui portent ce nom riraient trop  
s'ils voyaient pleurer Thunder.

Il se mordit les lèvres, parut se  
faire beaucoup de violence, et re-  
prit avec peine sa fermeté naturelle.

« Elisa, comme je vous l'ai dit,  
» était mourante : elle me tint  
» quelque temps la main, sans  
» pouvoir parler. J'étais moi-  
» même incapable de proférer



» un seul mot , tant le tableau  
» que j'avais alors sous les yeux ,  
» m'ôtait l'usage de toutes mes  
» facultés.

» Enfin elle souleva un peu sa  
» tête , me regarda tristement , ras-  
» sembla toutes ses forces , et me  
» dit d'une voix lente et entre-  
» coupée :

» — Mon ami , je meurs pour  
» toi !..... Pardonne à ton Elisa !  
» elle n'a pu supporter l'idée de  
» te perdre. Je me suis sacrifiée  
» pour te sauver..... J'ai été  
» me jeter aux pieds de Trim ,  
» ton rapporteur..... je lui ai ra-  
» conté dans tous ses détails la  
» scène affreuse..... J'ai baisé la  
» poussière de ses pieds.... imploré  
» sa pitié.... Le misérable ! à quel  
» prix il a mis ta grace ! J'aurais  
» été trop heureuse s'il n'avait

» demandé que ma vie... Il a exi-  
» gé..... ma honte éternelle. Tu  
» allais mourir..... j'ai cédé ,  
» j'ai couru ensuite briser tes  
» fers , et te faire quitter Boston ,  
» comme j'en avais reçu l'ordre.  
» Je ne regrette point ce que j'ai  
» fait ; mais pouvais-je vivre désho-  
» norée , indigne de toi ? . . . . Je  
» n'avais plus rien à désirer : tu  
» vivais .....! Moi je vais mourir.  
» Un poison dévorant.... comme il  
» me brûle !... Grand dieu , quels  
» tourmens !.... moins cruels ce-  
» pendant que les caresses de l'a-  
» bominable Trim.... Thunder !...  
» mon ami ! ... mon bien aimé  
» Thunder ! plains ton Elisa.....  
» sois heureux ; point de ven-  
» geance !.... Viens recevoir mon  
» dernier soupir.... tu détournes  
» les yeux ? .... Ah ! je me meurs.

» Je l'embrassais. La pâleur de  
» la mort se répandit sur tous ses  
» traits : elle expira dans mes  
» bras.

» Je m'arrachai d'auprès de ce  
» corps inanimé : j'errai toute la  
» nuit et le jour suivant à l'aventure  
» au milieu des bois, répétant les  
» noms d'Elisa, de Baringtown,  
» de Trim. Je portais toutes les  
» furies de l'enfer dans mon sein :  
» j'étais altéré de vengeance.

» Sur le soir j'entendis le son  
» funèbre de la cloche du village  
» de Sumerset : c'était pour les  
» funérailles d'Elisa !

» Je me rapprochai de l'habita-  
» tion d'Elisa : je voulus repaître  
» ma douleur de la vue de cette  
» maison où j'avais connu la plus  
» belle des femmes, brillante de  
» jeunesse et de santé, et qui, déjà

» couverte du drap funéraire ,  
» dormait d'un sommeil éternel.  
» Je m'approchai : les ténèbres et  
» le silence de la mort m'environ-  
» naient : je n'entendis que les gé-  
» missemens de la mère d'Elisa.  
» J'étais tenté de pénétrer dans la  
» maison, d'embrasser le cercueil,  
» et d'y mourir de mes regrets ou  
» de mon désespoir.... Non, non,  
» m'écriai-je, j'ai déjà trop fait  
» couler de larmes ! Périssent le sa-  
» crilège qui ne respecte pas la  
» douleur d'une mère ! Vivons  
» pour venger Elisa, pour déchirer  
» le monstre.... l'infame !

» En ce moment les prêtres ar-  
» rivèrent, et le convoi partit. Je  
» le suivis de loin et à pas lents....  
» Que de larmes je versai pendant  
» cette marche lugubre ! Quand on  
» eut rendu à la terre les dernières

» dépouilles de la malheureuse  
» Elisa, je restai seul, muet et  
» immobile devant la tombe. Je ne  
» sais combien de temps je de-  
» meurai dans cette espèce d'anéan-  
» tissement; mais j'en fus retiré  
» par une voix que je crus recon-  
» naître : c'était celle de Trim ! Sa  
» compagnie était venue le même  
» jour occuper le village de Som-  
» merset : il faisait, sans être accom-  
» pagné, sa ronde dans le village.  
» — Qu'attends-tu là, me dit-il ?  
» J'aperçois Trim, et par un  
» mouvement aussi prompt que la  
» foudre, je me précipite sur lui :  
» il tire son épée, je la lui arrache  
» et l'entraîne sur la tombe d'Elisa.  
» Il tremblait et voulait crier : je lui  
» mis la pointe du fer sur la poi-  
» trine, en le menaçant de le per-  
» cer, s'il appelait au secours. Alors

» avec l'accent étouffé de la rage :

» — Vois - tu, lui dis - je , cette  
» terre fraîchement remuée ?.....  
» dis ! la vois-tu ?.... Sais-tu pour  
» qui ?... réponds , misérable , le  
» sais-tu ?....

» —Grand Dieu!... serait-ce?..  
» quoi ! la belle Elisa !...

» — Oui, monstre, c'est Elisa...  
» Elisa qui m'aimait et que tu as  
» déshonorée, flétrie, assassinée...  
» Elisa qui fut un modèle de cou-  
» rage et de vertu..... Elisa, qui  
» m'ordonna de ne pas la venger...  
» Ombre chère et sacrée je ne sau-  
» rais t'obéir !

» La terreur arracha des cris  
» au scélérat ; je l'immolai à l'in-  
» stant , et je courus m'enfon-  
» cer dans les bois. Je m'y liai  
» avec quelques mécontents qui  
» s'y étaient réfugiés comme moi.

» Nous projetâmes ensemble de  
» nous emparer d'un bric armé  
» que nous savions en rade et très-  
» mal gardé; nous exécutâmes heu-  
» reusement cette entreprise péril-  
» leuse. Pendant toute la guerre ,  
» nous vécûmes en pirates, n'atta-  
» quant cependant jamais que le  
» pavillon anglais. Après la guerre  
» nous partageâmes le butin que  
» nous avions fait dans nos courses,  
» et je vins m'établir à Saint - Do-  
» mingue. Aussitôt que j'ai vu les  
» hostilités recommencer entre la  
» France et l'Angleterre, j'ai senti  
» se ranimer ma vieille haine con-  
» tre ces farouches insulaires ; j'ai  
» acheté le navire que je com-  
» mande, et j'ai tiré l'épée du four-  
» reau : elle n'y rentrera pas que  
» je n'aie encore immolé aux ma-  
» nes de la belle Elisa autant

» d'Anglais que j'en pourrai ren-  
» contrer. Je ne verrai toute ma  
» vie que des monstres dans les  
» compatriotes de Trim ! »

Le capitaine cessa de parler. Son récit auquel il mettait tout le feu et toute la rudesse d'un vieux marin , m'avait vivement intéressée. La fin déplorable d'Elisa m'avait rendue rêveuse et pensive , et j'allais me retirer avec ces pénibles impressions , quand je jetai par hasard les yeux sur M. le Doux : c'était vraiment une tête à peindre : quelle caricature ! Ma chère et mélancolique Zorada n'aurait pu s'empêcher de rire si elle avait vu comme moi ce grand blondin , les coudes appuyés sur la table , tenant dans ses deux mains tout ce qu'il a de joues et de menton , demeurant la bouche ouverte,



et ses deux gros yeux bleus fixés sur le capitaine. . . . . Un peintre donnerait sa fortune pour avoir un semblable modèle , s'il avait à peindre la bêtise attentive.... Le capitaine avait cessé de parler depuis long-temps, que M. le Doux n'avait pas encore changé d'attitude. Enfin il parut se réveiller ; et comme le dernier mot et la dernière idée frappent toujours plus vivement que tout le reste un homme semblable à M. le Doux , il parut n'avoir recueilli que les dernières phrases du capitaine.

— Comment, dit-il, en s'adressant à Thunder, vous voulez tuer tous les Anglais que nous rencontrerons ? Mais si nous les trouvons sur de gros vaisseaux de soixante-quatorze bonnes pièces de canon , comment vous y prendrez-vous ?

—Eh bien. Alors, mon cher monsieur le Doux, nous.... sauterons, et je vous enverrai ...

— A la Sainte-Barbe ? (1)

— Non , à tous les diables ! En attendant, remontez sur le pont : votre devoir vous y appelle.

M. le Doux obéit, et moi je me retirai en riant pour écrire tout ce que je venais de voir et d'entendre.

---

Coraly me lut le lendemain de cette scène le récit que vous venez de parcourir. Il fallait l'entendre prendre tour-à-tour le ton , les gestes et les manières du capitaine et de son second : je pleurais quand elle parlait d'Elisa , et je riais malgré moi quand elle contrefaisait monsieur le Doux. C'était par des

---

( 1 ) Endroit où sont les poudres.

moyens semblables que son ingénieuse amitié s'efforçait de me distraire et de tromper les ennuis d'un long voyage : attentions d'autant plus délicates que , depuis notre départ, sa santé devenait de jour en jour plus mauvaise , au point même de me faire craindre pour ses jours.

Ces craintes ne se réalisèrent que trop pour mon malheur. Mes soins ne purent prolonger sa vie , et j'eus la douleur de lui fermer les yeux. Précieuse et vertueuse compagne de mon enfance , bonne et sensible Coraly ! ta malheureuse amie t'a donné bien des larmes : elle te pleure encore , elle te pleurera jusqu'à l'instant où son ame aimante ira se réunir à la tienne.

Nous touchions au terme de notre voyage , et nous n'étions pas

éloignés des côtes de France , quand nous aperçûmes une voile à l'horizon. En approchant, on reconnut un vaisseau Anglais beaucoup plus fort que le nôtre : il avait l'avantage du vent, et la fuite était impossible.

Aux premiers coups de canon , je descendis dans ma chambre. Je n'y étais pas tellement éloignée du théâtre du carnage , que je n'entendisse le sifflement des balles et des boulets , le bruit affreux que les agrès et les mâts brisés faisaient en tombant ; je reconnaissais , au milieu des cris de rage des combattans et des gémissemens des blessés , la voix terrible de Thunder. Déjà le feu commençait à se ralentir de notre côté , quand je vis le Capitaine entrer dans ma chambre. — Allons vite , madame ,

s'écria-t-il, prenez ce que vous avez de plus précieux, et suivez-moi : il n'y a pas une seconde à perdre. — Le ton et les yeux de Thunder ne me permirent pas d'hésiter un moment : je pris la cassette où étaient mes bijoux et toute ma fortune : je le suivis tremblante de frayeur. — Que le spectacle et le danger ne vous effraient pas, me répétait-il, il y va de votre vie.

Je ne fis qu'entrevoir cette scène de destruction : le vaisseau ennemi et le nôtre étaient enveloppés d'un nuage de fumée, au milieu duquel on voyait briller de tous côtés les éclairs de la mort ; le pont était couvert de mourans : je ne pus conserver ma fermeté, et je perdis tout-à-fait le sentiment.

Quand je revins à moi, je me trouvai dans une chaloupe, seule

avec un matelot : le vaisseau était disparu ; je ne vis plus autour de moi que le ciel et les flots. Je croyais rêver, à l'aspect de cet homme avec qui je me trouvais isolée sur le vaste océan. Je lui demandai avec inquiétude où nous étions, et ce qu'était devenu le vaisseau.

Voici quelle fut à-peu-près sa réponse :

« —Le vaisseau a sauté ; tout  
» a péri : nous survivons seuls au  
» désastre. Il vous souvient sans  
» doute, madame, que nous avons  
» été attaqués par un vaisseau an-  
» glais ? Eh bien ! il était clair que  
» nous ne pouvions pas résister,  
» le combat était trop inégal : aussi  
» en peu de temps nous avons été  
» désemparés, et les trois quarts  
» de nos gens mis hors de combat.  
» Alors le Doux, notre second,

» s'est approché du brave M. Thun-  
» der, et lui a dit : — Il faut vous  
» rendre. Celui-ci a haussé les  
» épaules. Le Doux a répété : —  
» Pour dieu, capitaine, il faut vous  
» rendre ! — Pour dieu, a répondu  
» Thunder ! ce dieu là n'est pas le  
» mien : le vôtre est celui des  
» lâches.... Le Doux s'est fâché  
» pour la première fois de sa vie.  
» — Que le diable !..... a-t-il dit,  
» en frappant du pied. — Le diable !..  
» Il n'y a pas de diable.... Non,  
» M. le Doux, a dit encore le ca-  
» pitaine, d'une voix de tonnerre,  
» il n'y a ici ni dieu ni diable ; il  
» n'y a qu'un capitaine à bord ; et  
» un capitaine comme moi ne se  
» rend jamais.

» En prononçant ces mots, ma-  
» dame, notre capitaine a quitté  
» le pont ; il est revenu une mi-

» nute après , et vous le suiviez.  
— Jacques , m'a-t-il dit , la cha-  
» loupe à la mer. Qu'on y descende  
» cette femme et ce coffre ; tu les ac-  
» compagneras ; obéis. Cours à l'est,  
» tu n'es qu'à dix lieues de la côte.  
» Allons , vîte ! Cette belle enfant  
» n'est pas de l'équipage , et je n'ai  
» pas le droit d'en disposer.

» Je me suis mis en devoir d'o-  
» béir. Pendant que je vous des-  
» cendais tout évanouie dans la  
» chaloupe , j'ai vu notre pauvre  
» capitaine Thunder jeter sur le  
» pont un petit baril de rhum qu'il  
» avait apporté sur son épaule.  
» Il a donné un violent coup de  
» poing sur le baril ; une des dou-  
» velles s'est brisée. Que chacun  
» m'imite , s'est-il écrié ! Au même  
» instant , il a plongé sa tasse dans  
» le rhum , et l'a vidée d'un trait.



« Chacun s'est mis en devoir d'en  
» faire autant ; et tout l'équipage  
» a répété avec fureur : — Il n'y a  
» ici ni dieu ni diable : il n'y a  
» qu'un capitaine à bord ! et un  
» capitaine comme le nôtre ne se  
» rend jamais !

— Je suis content de vous , mes  
» enfans , leur a dit notre capi-  
» taine : vous le serez de moi. Dans  
» trois minutes, nous sautons.....  
» Eh bien ! M. le Doux, vous avez  
» peur?..... Allons, imitez-nous,  
» buvez.... buvez jusqu'à la fin.

» Je commençais à m'éloigner,  
» quand un des nôtres a crié : ca-  
» pitaine on nous aborde. — Tant  
» mieux , les coquins seront du  
» voyage..... Voilà tout ce que j'ai  
» pu entendre ; mais j'ai cru re-  
» connaître la voix du capitaine.

» Notre chaloupe n'était pas à

» une portée de fusil , quand j'ai  
» vu tout-à-coup dix mille éclairs  
» à-la-fois et en un seul point :  
» au même instant une explo-  
» sion terrible s'est fait entendre ;  
» notre chaloupe en a presque  
» chaviré ; les débris tombaient  
» autour de nous de toutes parts ;  
» c'est un miracle que nous en  
» soyons réchappés. A la place  
» des deux vaisseaux , je n'ai plus  
» aperçu qu'un gros nuage en-  
» flammé , qui se roulait en gros  
» tourbillons sur la mer., et que le  
» vent a bientôt dissipé,

» Ah ! madame, le brave homme  
» que Thunder ! quelle perte ! que  
» vous êtes heureuse de n'avoir  
» pas vu cet horrible spectacle ! »

Ce que me racontait le matelot  
me glaçait de terreur. Les débris  
qui flottaient encore autour de

nous, ne me prouvaient que trop la réalité de l'horrible catastrophe.

Le soir arriva : nous n'apercevions point encore la terre, et nous désespérions de notre salut. Quelle nuit affreuse ! Jacques était épuisé de fatigue ; moi j'étais mourante de frayeur et de besoin. Au lever du soleil, nous aperçûmes enfin la côte ; mais cette vue ne put nous ranimer. Nous eussions inévitablement péri, si des pêcheurs n'étaient pas venus à notre secours.

Quand je fus à terre, je les récompensai, ainsi que le pauvre Jacques. Je partis ensuite pour Nantes, et je fus me loger à l'image Saint-Pierre que l'on me désigna comme une très-bonne maison. La troisième nuit que j'y couchai, des voleurs s'introduisirent dans mon appartement et m'enlevèrent tout ce

que je possédais , à l'exception de quelques effets de peu de valeur. Mon aventure fit du bruit à Nantes. Quand on sut que , ruinée sans ressource , j'éprouvais depuis quelques jours toutes les horreurs du besoin , il se trouva des êtres assez infames pour calculer d'affreux plaisirs sur mon infortune : ils crurent que celle qui n'avait plus rien à perdre , n'hésiterait pas à faire , pour un peu d'or , le dernier sacrifice !..... L'hôtesse de la maison me sembla d'accord avec eux , et je vis que ma honte et ma perte étaient jurées. Le malheur semblait avoir réuni sur ma tête tous les genres d'affliction ; mais ce dernier trait fut pour moi plus déchirant que tous les autres.

Dès-lors la vie ne me présenta plus qu'un fardeau qu'il était au-dessus de mes forces de supporter  
encore

encore long - temps. Je sortis de l'hôtel Saint-Pierre , l'ame navrée de douleur : j'étais désespérée. J'errai quelque temps à l'aventure, sans savoir où je portais mes pas , et je me trouvais sur les bords de la Loire. La vue des flots fit naître dans mon ame les idées les plus sinistres.... Je ne voyais plus de repos à espérer pour moi que dans le tombeau ; l'abîme était ouvert sous mes pas , je résolus de m'y précipiter. Cependant l'horreur que tout être éprouve à l'idée de sa destruction prochaine me retint quelque temps ; cet instinct qui nous fait frémir à l'approche du trépas , me servit mieux dans ces cruels momens que la raison dont je ne pouvais plus entendre la voix salutaire.

Je m'arrêtai aux bords du fleuve,

et je m'assis sur une pierre que la rosée du soir rendait humide. Je me perdais dans de sombres méditations ; prête à quitter la vie , je m'en retraçais toutes les époques. Le souvenir des années de mon enfance m'arracha des larmes ; celui des premiers jours de ma jeunesse r'ouvrit toutes mes blessures... Ma raison s'égarait ; mon imagination franchissait les temps et l'espace ; et comme si ce n'avait pas été assez de toutes mes souffrances présentes, je me reportais dans le passé pour y saisir tout ce qui pouvait encore les augmenter. Il me semblait voir Coraly, l'entendre, lui parler ; James aussi se présentait devant moi.... je frémissais au son de sa voix.... je lui jurais de l'aimer toujours..... je croyais le presser sur mon cœur.... mes bras s'avançaient, et je ne sai-

sissais qu'un ombre ; je m'imaginai  
toucher et lire cette lettre qui avait  
allumé ma jalousie ; notre sépara-  
tion m'était encore présente : mon  
voyage , la mort de Coraly , tout se  
retracait à mon esprit , et s'amonce-  
lait dans mon ame pour y porter le  
désespoir.

Tandis que je m'abandonnais  
à ce triste délire de mon imagina-  
tion , des pauvres s'approchèrent  
de moi , et me demandèrent l'au-  
mône. J'avais encore quelques  
pièces de monnaie : je les leur dis-  
tribuai. Ils s'éloignèrent en me re-  
merciant , priant dieu pour mon  
bonheur et pour la prolongation  
de mes jours.... Mon bonheur ! et  
j'étais désespérée !..... La prolon-  
gation de mes jours ! et j'étais de-  
vant l'abîme qui allait m'engloutir !

Parmi ces malheureux je re-

marquai une jeune personne dont la physionomie touchante inspirait de l'intérêt. Elle était à-peu-près de mon âge. Ses témoignages de reconnaissance m'avaient paru plus affectueux que ceux de ses camarades d'infortune ; elle avait porté à ses lèvres l'argent que je lui avais donné ; ses regards avaient pénétré jusqu'à mon ame. Je la suivis des yeux.... Voilà , me disais-je , l'état où je serais bientôt réduite , si je pouvais consentir à vivre !..... Ce désordre , ces vêtemens seraient les miens!... Il me faudrait, comme elle, solliciter la pitié publique , et dévorer en rougissant un pain trempé de mes larmes!... On a déjà bien osé me proposer celui du crime!.... A cette dernière idée, toutes les puissances de mon ame se révoltèrent.... Non, non , m'écriai - je avec l'accent du



désespoir... Je me levai et je m'avancai vers le fleuve. Cependant j'étais encore sur les quais, et je pouvais être apperçue : je tremblai que quelqu'un ne me vît et ne cherchât à me conserver une vie que j'avais en horreur. Je continuai de marcher le long du rivage.

Lorsque je ne vis plus de maisons, je voulus mettre enfin un terme à tant de tourmens. Déjà mes pieds touchaient au bord de l'eau, j'allais m'y précipiter, quand je me sentis retenir par un bras vigoureux : une voix inconnue me conjurait de vivre, et l'on m'entraînait loin du fleuve.

Quand je repris mes esprits, je me trouvai dans une maison que je ne connaissais pas, au milieu d'une foule d'étrangers. Un vieillard était

auprès de moi. Je reconnus à son empressement et à ses discours , que c'était à lui que j'étais redevable de la vie. Tel était encore mon égarement, que je ne considérai d'abord qu'avec une sorte d'aversion l'être généreux qui s'était jeté entre moi et l'éternité. Cependant cet ange tutélaire ne se rebuta point : il me parla tour-à-tour le langage de la raison et du sentiment. Ses paroles tombaient comme une rosée bienfaisante sur mon cœur ulcéré. Deux ruisseaux de larmes s'échappèrent de mes yeux. Je cédaï à ses instantes prières, et je le suivis chez madame B.... dont les discours et les tendres exhortations achevèrent l'ouvrage du curé de Saint-Séver. Quelques jours après je partis de Nantes, et je vins ici auprès de vous. Le

reste vous est connu ; mais peut-être , madame , ignorez - vous encore tout le poids du fardeau dont vous avez consenti à vous charger. Je n'ai plus aucun espoir de fortune ; j'ai tout perdu : il ne me reste rien à Saint-Domingue , rien sur toute la terre ; sans vous Zorada qui fit quelque bien pendant sa vie , ne trouverait pas où reposer sa tête!... O ma généreuse bienfaitrice ! ce n'est ni pour vous toucher ni pour surprendre vos bienfaits , que je vous présente ici l'horrible vérité... Vous avez assez fait pour vivre éternellement dans mon cœur et dans l'estime de ceux qui savent rendre hommage à l'assemblage de toutes les vertus. Je vous supplie même de consulter moins votre générosité naturelle , que les sentimens que je vous inspire peut-être

en ce moment ; ne voyez plus mes malheurs , n'envisagez que mes fautes. Plaignez - moi , je n'ai pas le droit d'exiger davantage : vous le croirez sur - tout quand vous connaîtrez toute ma faiblesse. L'infortune n'a point changé mon cœur ; j'aime encore , j'aimerai jusqu'à mon dernier soupir : il est au-dessus de mes forces et de mon courage d'éloigner de mon ame l'image de celui qui m'a perdue. Si je regrette mes biens , ce n'est que pour lui ; je me croirais riche encore , si je le voyais près de moi heureux et content ; mais je n'en conserve pas l'espoir. J'avais commencé quelques démarches à Nantes ; tout a été inutile : je n'ai pu rien apprendre , sinon que je ne devais plus espérer le revoir. Le vaisseau sur lequel il était passé en France , est arrivé à

Brest, mais on n'a pu me donner aucunes nouvelles de cet homme adoré. Soit qu'il ait péri dans la traversée, soit qu'il ait changé de nom, je n'ai pu savoir ce qu'il était devenu. Ma misère actuelle m'enlève tout moyen d'obtenir d'autres renseignemens; je ne puis plus que l'aimer et pleurer sa perte.

Je dépose en vos mains, madame cet écrit mouillé de mes larmes. Je n'y ai point déguisé mes fautes; je croirais m'avilir, si je vous cachais ce que fut Zorada, et ce qu'elle est maintenant. J'attends que vous me fassiez connaître ce qui me reste à craindre ou à espérer... Si je perds votre amitié, votre estime, je n'en accuserai que moi seule, et je n'en chérirai pas moins jusqu'au dernier soupir sa vertueuse bienfaitrice.

ZORADA.

---

## LETTRE XII.

*Madame de Ch...x au Curé de  
Saint-Séver.*

St. B...y, le 11 Septembre 1793. (1)

---

**O** mon digne ami ! Accourez vite  
auprès de moi.... Demain peut-être

---

(1) Cette lettre ne parvint pas au curé de Saint-Séver. L'homme chargé de la remettre, fut arrêté, et paya de sa tête son généreux dévouement. Ce simple billet fut présenté comme une correspondance criminelle !..... Il n'est que trop probable que la présence du digne pasteur n'aurait pu prévenir la mort de Zorada.

il ne sera plus temps. Que vous dirai-je pour vous déterminer à tout quitter?.... James est ici, mourant de ses blessures... Zorada !.... Elle ne lui survivra pas !.... Il n'est que vous au monde..... Je n'ai pas le temps d'entrer dans les détails. Je ne puis que vous appeler, vous invoquer comme l'ange tutélaire dont dépend mon bonheur et la vie de notre fille adoptive. Mettez-vous aussitôt en route : le ciel écartera de vous tous les dangers.

Д Е С Н . . . . Х .

---

LETTRE XIII.

*Madame de Ch....x au Curé de  
Saint-Séver.*

St.B...y, le 18 Septembre 1793.

---

Où étiez-vous, mon cher pasteur, quand je vous ai conjuré dernièrement de venir auprès de nous ? Ce billet écrit dans le trouble de la douleur, vous est-il parvenu ? L'homme qui s'en était chargé, aura-t-il pu se rendre jusqu'à Nantes ? Je ne puis le croire : le ciel aura voulu sans doute vous épargner le



spectacle déchirant de la mort de Zorada. O mon respectable ami ! J'ai vu mourir celle que vous nommâtes votre fille , et que j'avais adoptée pour la mienne. Je m'étais flattée qu'un jour elle me fermerait les yeux ; et c'est moi qui lui survis ! Que de projets j'avais formés pour son bonheur ! ils se sont évanouis comme une ombre. Je ne trouve plus autour de moi que des regrets et une horrible solitude. Sentez-vous bien tout l'excès de ma peine ? Je m'étais créé une amie , à cette époque de la vie où les attentions les plus délicates suffisent à peine pour nous conserver nos anciens amis : je n'avais point d'enfant , et je m'étais donné une fille adoptive qui faisait tout mon espoir , toute ma consolation ! Amie , enfant , j'ai tout perdu ! Qui me donnera le

courage de supporter une perte aussi cruelle ? A peine me reste-t-il assez de forces pour vous raconter l'événement inattendu qui a causé notre malheur.

Zorada commençait à reprendre un peu de calme et de sérénité : mes inquiétudes, mes craintes, les dangers auxquels j'étais exposée à chaque instant, semblaient faire diversion à ses propres chagrins ; j'espérais que le temps qui finit toujours par calmer les plus grandes affections, et par affaiblir les passions les plus fortes, acheverait heureusement l'ouvrage que nous avions si bien commencé ; mais il en était autrement ordonné ! Une créature aussi faible, aussi aimante ne pouvait résister au coup mortel qui est venu la frapper.

Tous les matins, Zorada se levait

avec le jour ; elle descendait au jardin , y cueillait des roses , en composait un bouquet , et venait ensuite s'asseoir sur le banc de gazon qui est sous mes fenêtres. Elle y attendait en silence que le bruit de la petite sonnette avec laquelle j'appelais Marie , annonçât mon réveil. Alors elle montait dans ma chambre à coucher , pour m'embrasser et m'offrir les fleurs qu'elle avait cueillies. Le premier sentiment que j'éprouvais , chaque jour , était celui d'être aimée ; et c'était aux innocentes caresses de ma fille que j'en étais redevable. Quand , par hasard , on nous avait fait passer les journaux , elle me lisait les nouvelles. Avec quel art elle savait me présenter sous des couleurs moins sombres les récits qui pouvaient m'alarmer ! Si parmi cette longue

énumération de ruines et de malheurs , il se présentait quelques phrases consolantes , elle s'en emparait , les répétait avec complaisance , les développait , les commentait à sa manière , et je pouvais compter qu'elles seraient pendant toute la journée le premier sujet de nos entretiens.

Il y a environ quinze jours que je fus réveillée de très-bonne heure par le bruit du canon : j'y étais habituée ; mais les coups redoublés que j'entendais , m'alarmèrent. Je sonnai Marie. Zorada attendait déjà mon réveil. Elle entra la première dans ma chambre. Entends-tu , lui dis-je , ma chère fille , ce bruit terrible ?.... je meurs de frayeur !

— Pourquoi vous effrayer , ma bonne amie ? (C'était le nom qu'elle me donnait toujours.) Ce bruit

m'afflige , parce qu'il m'annonce que la guerre moissonne encore de nouvelles victimes : mais le canon ne nous fera pas plus de mal qu'il n'en fait à mes roses (1). Voyez quel parfum , quelle fraîcheur ! Celui qui les a fait éclore , veille aussi sur nous , ma bonne amie : il ne permettra pas qu'il nous arrive aucun mal.

Cependant le bruit semblait augmenter ; déjà même nous entendions une fusillade , plus effrayante encore parce qu'elle annonçait la proximité du danger : Marie accourut auprès de nous. Elle était pâle , tremblante , et hors d'haleine. — Madame , mademoiselle , nous sommes perdues !.

---

(1) Ces roses sont celles que j'ai trouvées dans l'urne.

les *Chasseurs du roi* ( 1 ) sont en fuite : les *Bleux* (2) vont tout tuer !

— Bonne Marie, dit Zorada, qu'avons-nous à craindre des *Bleux* ou de leurs ennemis ? Nous n'avons fait de mal ni aux uns ni aux autres.

— Bah ! vous ne savez donc pas que les *Chasseurs* portent leurs blessés chez tout le monde ? Il y en a déjà dans toutes les maisons du village. Ils viendront ici , n'en doutez pas. C'est un miracle qu'ils n'y soient pas déjà ! ... Et dame , si *les autres* trouvent chez nous un seul de ces malheureux , ah !

---

( 1 ) C'était le nom que les Vendéens avaient adopté.

( 2 ) Dans les campagnes du pays insurgé on ne désignait pas autrement les troupes de la république.

mon dieu, c'est fini de nous tous ( 1 ) .....

Marie parlait encore , quand nous entendîmes frapper à coups redoublés à la grande porte du château... Marie jeta un cri de frayeur et courut voir ce que l'on demandait.

Je tremblais ; Zorada , pour la première fois , me parut intimidée.

Marie remonta encore plus troublée et plus effrayée que la première fois.

— Mon dieu ! mes chères dames , je vous l'avais bien dit. Ces pauvres gens nous apportent un de leurs capitaines qui se meurt. Il est tout baigné dans son sang.... Ils vont

---

(1) Dans cette guerre malheureuse , l'un et l'autre parti ont donné plus d'un exemple de ce genre d'injustice et de barbarie.

nous perdre..... Comment faire pour les renvoyer ?

— Les renvoyer , reprit vivement Zorada , qui s'était déjà rassurée ! et c'est un blessé qu'ils veulent confier à nos soins ? Bonne Marie , tu perds la tête et tu ne songes pas à ce que tu dis.

— Oh que si ! j'y pense bien..... Voulez-vous donc vous faire tuer ?

— Descendez , Marie , préparez de l'eau fraîche , des linges et tout ce qui peut être utile au malheureux blessé... Souvenez-vous bien , qu'il vaut mieux être tuée en sauvant la vie à son semblable , que de vivre après une lâcheté pareille à celle que vous nous conseillez , mais qui n'est pas dans votre cœur.

Zorada prononça ces mots avec un ton de sentiment et de dignité



qui ne permit pas à Marie de balancer : la pauvre fille obéit à l'instant.

— M'approuvez-vous, ma bonne amie, me dit ensuite Zorada ? Je vais porter des secours à ce malheureux. Pourrions-nous avoir quelque chose à craindre, en remplissant les premiers devoirs de l'humanité ?

Zorada se rendit dans le salon, où le blessé avait été déposé. Quelques instans après Marie remonta vers moi.. — Ah ! madame, descendez-vîte, mademoiselle est au moins aussi mal que le capitaine ? Tout mon sang se glaça dans mes veines. En m'habillant à la hâte, je questionnai Marie ; mais elle ne put rien m'apprendre, sinon qu'à la vue du sang dont le capitaine était couvert, ma fille était tom-

bée sans connaissance. Je crus d'abord devoir attribuer cet accident à la grande sensibilité de Zorada , et je m'empressai de me rendre au salon. Quand j'arrivai elle reprenait un peu ses esprits. Aussitôt qu'elle m'aperçut : — Ma bonne amie ! .... c'est lui ! .... le voilà... James ! .... Mais ô dieu ! dans quel état je le retrouve !

Je demurai comme anéantie. Il me sembla qu'un secret pressentiment m'avertissait des malheurs qui allaient fondre sur elle et sur moi. J'aurais voulu me persuader qu'une simple ressemblance avait trompé Zorada ; mais la conviction intime que je lisais dans tous ses traits , ne me permit plus de douter que ce ne fût James lui-même. L'infortunée voulait rassembler toutes ses forces , pour donner ses

soins à l'intéressant blessé ; mais je l'invitai à se retirer, en lui représentant que sa présence pourrait occasionner le plus grand des malheurs, si James venait à la reconnaître avant d'y avoir été préparé. Il était trop faible pour résister à des impressions aussi frappantes et aussi peu attendues. Zorada se rendit à mes conseils. Avant de sortir, elle prit tendrement les mains défaillantes de James, et y imprima un douloureux baiser.... Ma bonne amie, me dit-elle, je l'abandonne à vos soins. Ah ! si vous m'aimez, sauvez ses jours !

Quand Zorada me quitta, James était encore étendu privé de sentiment entre les bras de ceux qui l'avaient apporté. Bientôt après il ouvrit péniblement les yeux, et

demanda un peu d'eau. N'ai-je pas entendu, nous dit-il ensuite d'une voix lente et faible, les accens d'une femme ?.. quels souvenirs !.. (*il m'aperçut.*) Madame ! étai-ce vous ?... Ah ! sans doute mon esprit affaibli m'aura trompé..... Cependant cette voix.... c'était la sienne !..... je ne me suis point abusé.... que dis-je ? je ne l'entendrai plus !

J'eus peine à retenir mes larmes. En ce moment le chirurgien de l'armée vendéenne entra dans le salon : il visita les blessures de James, et nous déclara qu'elles n'étaient pas mortelles. L'extrême agitation du poulx parut l'étonner après la quantité de sang que le capitaine avait perdu ; cependant il finit par nous rassurer entièrement. Quand le premier ap-  
pareil

pareil eut été placé , James se trouva beaucoup mieux. Je le quittai , en ordonnant à ceux qui l'entouraient de lui cacher la scène qui venait de se passer , et je retournai auprès de Zorada pour lui faire part des espérances que le chirurgien venait de nous donner. Ah ! mon digne ami , si vous aviez vu avec quelle joie elle reçut les nouvelles que je lui apportais ! J'eus beaucoup de peine à l'empêcher de rentrer dans le salon ; je fus presque obligée d'employer l'autorité. Enfin elle consentit à tout ce que je voulus , et me promit la plus parfaite soumission.

Je revis James dans l'après-midi : je le trouvai beaucoup mieux. Il me remercia de ce qu'il appelait mes bontés , et il m'entretint encore de cette voix qu'il avait cru

entendre : il me dit même qu'il croyait se rappeler confusément qu'une autre femme que moi s'était approchée de lui, tandis qu'il était encore entre les bras de ses gens. Je lui répondis qu'effectivement, dans ces premiers momens, une jeune personne qui demeurerait avec moi, s'était empressée de lui porter des secours ; mais, ajoutai-je, elle avait plutôt consulté son zèle que ses forces ; la vue du sang, quelques traits de ressemblance qu'elle a cru trouver entre vous et un de ses parens qu'elle a perdu, l'ont émue trop vivement, et j'ai dû l'éloigner d'un spectacle qui ne pouvait que l'affliger.

— C'est elle sans doute dont la voix ?.....

— Il est probable.

— Ah ! madame , si vous saviez quels souvenirs ces accens ont réveillés ! ....

— D'agréables , sans doute ? Jeune , comme vous l'êtes , capitaine ?.....

— Jeune , comme je le suis !.... A mon âge , madame , on a quelquefois éprouvé déjà bien des malheurs ! Cette voix m'a fait une impression.... elle m'a rappelé.... Cruelle illusion !..... Cette jeune personne est sans doute née dans ce pays ?

— Non , capitaine , elle est étrangère.

— Etrangère !..... Et depuis quand demeure - t - elle dans ce château ?... son nom ?... sa patrie ?

En prononçant ces derniers mots l'agitation de James était extrême.

Je crus devoir dissimuler, pour ne pas causer à ce jeune homme une révolution que je ne le croyais pas encore en état de supporter. Cette étrangère, lui dis-je, est une Indienne que des revers ont obligée de s'expatrier. Pour surcroît d'infortune, presque aussitôt après son arrivée à Nantes, elle a été dépouillée par des brigands du peu qu'elle avait conservé. En apprenant ses malheurs, je n'ai pu me défendre de m'y intéresser : je l'ai priée de venir partager ma solitude, et je m'efforce de réparer par mes faibles services les torts de la fortune à son égard.

James demeura quelques instans sombre et rêveur : je changeai de conversation et je l'entretins de choses indifférentes ; il était plus tranquille quand je le quittai



pour me rendre auprès de Zorada qui, malgré ses premières promesses, me montrait toujours un empressement que j'avais peine à contenir.

Le chirurgien revint le lendemain visiter les blessures de James: il nous annonça qu'il n'y avait plus aucun danger à craindre, et que sous très-peu de jours le capitaine serait entièrement rétabli. Ces bonnes nouvelles redoublèrent l'impatience de Zorada. Il me fallut céder à ses tendres importunités, et lui promettre que ce jour-là même je préparerais James à la revoir. Je retournai vers lui.

— Votre chirurgien, capitaine, nous a donné d'heureuses nouvelles: vous serez bientôt rétabli.

— Et c'est à vous , madame , que je serai redevable de la vie. Je n'aurais qu'à me féliciter de l'heureux hasard qui m'a conduit dans ce château , si le mal que ma présence a fait à votre jeune amie , ne devenait pas pour moi un véritable sujet de chagrin. Mais pourquoi ne la vois-je pas ? Serai-je toujours privé du plaisir de lui témoigner ma reconnaissance et mes regrets ?

— Que voulez-vous ? je crains encore que cette ressemblance frappante...

— Mais, madame, en me voyant , elle serait bientôt désabusée : il me semble qu'en la tenant constamment éloignée , cette espèce de mystère doit entretenir son inquiétude et prolonger son erreur.

— Peut-être , capitaine.....  
Supposons pour un moment que vous aimiez de l'amour le plus tendre une jeune personne , et que des malheurs imprévus vous en aient séparé. (*James m'écoutait avec la plus grande attention.*) Vous avez gémi long-temps de la perte de cette femme chérie , vous la pleurez encore , vous sentez même que vous ne pourrez jamais l'oublier. — (*James m'interrompt avec vivacité.*) Mais , madame , ce que vous me dites... — N'est qu'une supposition , capitaine.... Cette maîtresse adorée est éloignée de vous ; vous ne pourrez jamais franchir les obstacles qui vous séparent ; elle ne peut elle-même venir vous retrouver : ce serait cependant le premier besoin de son cœur !.... (*James*

*était dans un état qui tenait du délire.*) — Vous croyez, me dit-il, qu'elle m'aime encore, après tant de chagrins?—Oui, capitaine, je suppose qu'elle vous aime encore ; je suppose même qu'elle vous chérit plus tendrement que jamais. Eh-bien si, tout-à-coup, sans y être préparé, vous retrouviez cette maîtresse fidelle et constamment regrettée ; si seulement abusé par une ressemblance frappante, vous vous imaginiez la revoir dans la personne d'une autre femme ; je vous le demande, ne croiriez-vous pas devoir plutôt vous éloigner que vous rapprocher de celle qui produirait une erreur aussi pénible?... Cette supposition, capitaine, n'en est pas une pour mon amie... Jugez-en vous-même : que dois-je faire ?

— Elle est séparée d'un homme qu'elle adore ! Mon dieu ! que je la plains !

— Vous la plaindrez bien davantage , quand vous saurez qu'elle n'a traversé les mers que pour venir chercher inutilement en France cet homme adoré.

— Je croyais qu'il n'y avait qu'une femme au monde capable de pareils sacrifices.

— Vous ne répondez pas à ma question , capitaine.

-Vous me voyez anéanti par tout ce qui se passe autour de moi. Admirez, Madame, la bizarrerie de ma destinée. Le hasard me fait déposer dans ce château ; et la première chose qui m'y frappe, c'est une voix pareille à celle.... Ah ! Zorada j'ai cru t'entendre ! cependant je ne te

reverrai jamais !... Vous me faites à ce sujet des suppositions ; et ces suppositions se trouvent être ma propre histoire !..... Votre amie est bien malheureuse , madame , si son erreur lui a fait autant de mal que cette voix et vos discours m'en ont fait à moi-même ! — Non , non , elle n'est plus malheureuse , puisqu'elle te revoit et qu'elle peut encore te presser sur son cœur ! s'est écriée Zorada , en entrant dans la chambre et se précipitant dans les bras de James. L'impatience de ma fille qui écoutait notre conversation ne lui avait pas permis d'attendre plus long-temps à se déclarer.

Je ne vous peindrai point , mon digne ami , une scène aussi touchante : je crois avoir encore sous les yeux ce vivant tableau de tendresse , de surprise et d'amour.....

Hélas ! le désespoir et la mort n'étaient pas loin.

Je finis cette lettre déjà beaucoup trop longue. Je voudrais vainement la continuer : l'image du bonheur de ma fille, d'un bonheur sitôt évanoui , réveille tous mes regrets, et me fait quitter la plume pour essuyer mes larmes. Adieu, mon digne ami , adieu.

DE CH...X.

---

LETTRE XIV.

*Madame de Ch....x au curé de  
St. Séver.*

St. B....y, le 26 Septembre 1793.

---

JE continue , mon cher pasteur ,  
de vous entretenir d'un sujet qui  
occupe encore mon ame toute en-  
tière , et dont rien ne saurait me  
distraindre. Je ne sais s'il n'y a pas de  
l'inhumanité de ma part à vouloir  
que vous partagiez mes regrets ;  
mais je ne puis m'en défendre , et  
j'y trouve une triste consolation.



Pendant trois jours j'ai cru Zorada rendue au bonheur : une seule chose m'affligeait et m'inquiétait. J'avais observé que la joie naïve de ma fille n'était pas toujours partagée par son amant : plus j'examinais James , plus je remarquais , dans de certains momens , de l'embarras , de la contrainte , une secrète inquiétude dans son maintien : ses discours me paraissaient étudiés ; au milieu des plus doux épanchemens d'une ame aussi aimante que celle de Zorada , je le voyais distrait , rêveur et taciturne ; il soupirait , ses yeux se chargeaient de larmes ; ses regards attachés sur moi semblaient m'interroger , et me demander des conseils sur la conduite qu'il avait à tenir. Je recherchai l'occasion de m'expliquer avec lui sur la véritable

cause d'un trouble qui m'alarmait.

Sous quelques prétextes j'éloignai Zorada, et je pus connaître enfin des secrets que James n'osait d'abord me confier.

« Vous voyez en moi, me dit-il,  
» l'homme le plus à plaindre et le  
» plus coupable. Il n'est qu'un seul  
» être au monde plus infortuné  
» que moi ! J'aime, j'adore Zorada ;  
» et c'est cet amour même qui fait  
» mon supplice et qui fera son  
» malheur. Avant de vous dévoiler  
» un secret auquel mon sort et  
» celui de l'infortunée sont attachés, promettez-moi de me guider par vos conseils : je m'abandonne entièrement à votre sagesse. Sur - tout, je vous en conjure, ne voyez, ne consultez que le bonheur de celle à qui

» vous donnez le doux nom de  
» votre fille : croyez , madame , que  
» je saurai lui sacrifier mon repos ,  
» et ma vie même.

Ce début ne fit qu'accroître mes alarmes. Je promis à James de faire ce qu'il désirait.

» James, continua-t-il, n'est pas  
» mon nom. Je m'appelle L.....t,  
» et je suis de Paris. Ma famille  
» était noble , et jouissait de tous  
» les avantages qu'un grand nom  
» et l'opulence procuraient autre-  
» fois. A l'âge de vingt ans , je  
» conçus la passion la plus vive  
» pour une jeune personne, belle,  
» mais peu fortunée : je suppliai  
» mes parens d'approuver mon  
» amour, et de consentir à mon  
» union avec celle que j'aimais et  
» dont j'étais aimé. Ma famille se  
» refusa constamment à mes vœux.

» Mes amis me conseillaient d'at-  
» tendre l'âge où les lois me per-  
» mettraient de disposer de mon  
» cœur, sans être obligé de pren-  
» dre mes parens pour arbitres ;  
» mais les délais s'accordaient mal  
» avec l'impatience de mon âge et  
» la violence de mes passions.  
» Quelqu'un me fit connaître d'au-  
» tres moyens de contracter cette  
» alliance, qui était l'unique objet  
» de mes désirs : on me parla d'un  
» mariage secret. Je saisis avec  
» ardeur cette nouvelle idée et je  
» parvins à déterminer ma jeune  
» amante à embrasser ce parti dé-  
» sespéré. Nous fûmes donc secrè-  
» tement mariés. Nos deux familles  
» en furent instruites : la seule  
» vengeance qu'elles en tirèrent  
» fut de nous déshériter, mon  
» épouse et moi, et de nous aban-

» donner tous deux à notre triste  
» destinée.

Grand dieu, m'écriai-je, vous êtes marié ! que deviendra ma malheureuse fille ?... En parlant je m'étais levée, et je m'éloignais de James avec une sorte d'horreur. Il me conjura de me rasseoir et de l'écouter.

« Oui, me dit-il, je suis marié !  
» amant parjure, époux infidelle,  
» j'ai trahi les nœuds les plus chers  
» et les plus sacrés ; mais les deux  
» innocentes victimes de ma perfidie  
» sont bien vengées par les remords  
» déchirans auxquelles je suis con-  
» damné pour le reste de mes jours !.

» Nous ne fûmes pas long-temps  
» ensemble, mon épouse et moi,  
» sans éprouver toutes les priva-  
» tions du besoin, et nous eûmes  
» bientôt épuisé le peu de res-

» sources que nous avions , et  
» celles que l'amitié généreuse put  
» nous offrir. Nous avons reçu  
» tous deux cette éducation bril-  
» lante et frivole , qui ne donne  
» que des demi-connaissances , et  
» qui nous condamne pour la vie  
» à une stérile oisiveté : je ne pos-  
» sédais aucun talent qui pût nous  
» mettre à l'abri de la misère ; je  
» me sentais seulement une ima-  
» gination vive , du goût pour la  
» littérature , et quelque facilité  
» pour écrire. Je résolus de m'ef-  
» forcer de tirer parti de cette  
» faible ressource : mais j'éprouvai  
» bientôt que l'imagination obéit  
» mal à la voix du besoin ; que la  
» détresse étouffe le talent , et  
» qu'une plume affamée ne fut  
» jamais éloquente. Cependant  
» parmi les différens genres aux-

» quels je pouvais me livrer , il  
» s'en présentait un toujours fa-  
» cile , et que la malignité des  
» hommes rend communément  
» lucratif. Une foule d'écrivains  
» se disputaient alors l'honneur  
» d'attaquer un gouvernement usé,  
» qui croulait de toutes parts ; je  
» crus pouvoir entrer dans l'arène,  
» et me mettre au rang de ces  
» nouveaux réformateurs. Soit  
» qu'au milieu de mon fatras po-  
» litique et philosophique , il me  
» fût échappé quelques-unes de ces  
» vérités qu'il est toujours dan-  
» gereux de publier , soit que mes  
» sarcasmes amers eussent blessé  
» l'autorité , mes écrits éveillèrent  
» la police : je fus arrêté et renfermé  
» à la Bastille.

» Quand ma famille fut instruite  
» de ce nouveau malheur , loin

» de songer à m'en délivrer, elle  
» ne s'occupa que du soin d'en  
» aggraver le poids. Elle obtint  
» contre moi une lettre de cachet.  
» Un exempt fut chargé de me  
» conduire à Brest, d'où l'on me fit  
» partir aussi - tôt pour les îles.  
» On m'apprit en route que j'étais  
» forcément enrôlé dans le régi-  
» ment du Cap, et que St. Domin-  
» gue serait le lieu de mon exil.  
» La seule consolation que je reçus  
» dans mon infortune, ce fut d'ap-  
» prendre que mon épouse s'était  
» retirée à St. Valery, chez un de  
» ses oncles qui, moins barbare  
» que nos autres parens, lui avait  
» offert un asyle. Des ordres supé-  
» rieurs défendaient à mon épouse  
» de me suivre dans mon exil.

» Il y avait déjà dix-huit mois  
» que je portais l'uniforme de sol-



» dat de la colonie , quand je  
» connus la belle Zorada. Com-  
» ment aurais-je pu me défendre  
» d'aimer , d'adorer une femme  
» jeune , aimable et sensible , à qui  
» je dus bientôt plus que la vie?... Je  
» me voyais banni de ma patrie ,  
» sans espoir de pouvoir jamais y  
» rentrer.... Je me croyais séparé  
» pour toujours de mon épouse....  
» son souvenir ne put me défendre  
» contre les charmes de la belle  
» Créole.... J'aurais frémi à l'idée  
» d'un crime , j'aurais préféré la  
» mort à la certitude de causer le  
» malheur de quelqu'un , et cepen-  
» dant je m'engageai imprudem-  
» ment dans une liaison qui de-  
» vait avoir pour dernier résultat  
» ma perte , et peut-être celle de  
» deux femmes que j'adorais : je  
» devins perfide par amour , bar-

» bare par faiblesse , et faux par  
» nécessité. Cependant, je ne pou-  
» vais éloigner entièrement l'i-  
» mage d'une épouse estimable, et  
» que j'aimais encore ; mon cœur  
» était sans cesse déchiré par deux  
» passions contraires , également  
» impérieuses : je ne pouvais ou-  
» blier ni Zorada ni sa rivale...  
» Malheureux ! je les trahissais  
» l'une et l'autre.

» Depuis mon arrivée à St. Do-  
» mingue , je n'avais reçu aucune  
» réponse aux différentes lettres  
» que j'avais écrites à ma famille ;  
» j'imaginai que l'intrigue et la  
» haine de mes parens , étaient  
» parvenues à m'enlever cette der-  
» nière consolation. J'écrivis à no-  
» tre oncle de St. Valery , pour tâ-  
» cher d'obtenir quelques nou-  
» velles. Ma lettre tomba entre les

» mains de Zorada. Comme je n'y  
» désignais mon épouse que par  
» son nom de baptême, Zorada  
» se méprit et continua d'ignorer  
» que je fusse marié. Je passe ra-  
» pidement, madame, sur des  
» détails que vous connaissez.....  
» Que ne puis-je aussi facilement  
» éteindre dans mon ame et dans la  
» sienne, un amour qui fera notre  
» commun malheur !

» Vous savez, madame, que lors  
» des troubles de St. Domingue je  
» fus condamné à être déporté en  
» France. Je connus tout l'empire  
» de Zorada sur mon cœur, au  
» moment où il fallut m'en sépa-  
» rer. J'aurais voulu mourir : mais  
» j'étais destiné à de plus grands  
» malheurs.

» Aussitôt que je fus arrivé en  
» France, je repris mon nom et je

» me rendis à St. Valery. Je voulus  
» me présenter chez l'oncle de mon  
» épouse : il avait péri victime de  
» la révolution. Je m'informai de  
» sa nièce..... elle avait été ré-  
» duite par la misère à prendre du  
» service..... j'en frémis encore....  
» chez le monstre même, dont les  
» dénonciations avaient causé la  
» perte de notre malheureux pa-  
» rent.

» Je revis mon épouse...Elle était  
» sous les habits de l'infortune....  
» Cette vue déchirante sembla me  
» reprocher encore plus vivement  
» ma perfidie. Je retrouvai Victoire  
» aussi tendre, aussi aimante, qu'elle  
» l'était dans les plus beaux jours de  
» notre union. Tout ce qu'elle me  
» dit de ses craintes sur l'avenir,  
» et de sa triste situation pour le  
» présent, me pénétra de douleur,

et

» et m'inspira la haine la plus  
» violente contre les monstres qui  
» l'avaient précipitée dans l'infor-  
» tune.

» A l'instant même, j'exigeai  
» que Victoire quittât des vête-  
» mens et un métier pour lesquels  
» elle n'était pas née, et nous  
» louâmes un petit appartement sur  
» la grande place. Le lendemain je  
» fus réveillé par un de mes anciens  
» amis qui venait d'apprendre mon  
» arrivée à St. Valery. Un soin  
» plus pressant que celui de me  
» revoir l'amenait auprès de nous.  
» — Mon ami, me dit-il en m'a-  
» bordant, fuis à l'instant, tu es  
» proscrit; cet homme chez lequel  
» était madame, vient de te faire  
» inscrire sur la liste des émigrés.  
» J'ai été prévenu secrètement, et  
» j'accours te conjurer de te déro-

» ber au sort cruel que l'on te pré-  
» pare..... Je voulus lui objecter  
» combien il me serait facile de faire  
» connaître la vérité : il me ferma la  
» bouche en me disant que tous les  
» moyens de me perdre se trouve-  
» raient entre les mains de mon  
» ennemi, et qu'il saurait en créer  
» s'il n'en avait pas. Mon épouse  
» joignit ses instances à celles de  
» mon ami. Mais où fuir ? où se  
» cacher ? que résoudre en si peu  
» d'instans ? Mon ami me remit des  
» passe-ports qu'il avait eu l'art  
» de se procurer ; ils étaient pour  
» Nantes , où j'avais eu autrefois  
» des relations de famille et d'in-  
» térêt.

» Nous partîmes de St. Valery.  
» J'arrivai à Nantes ; les ordres de  
» m'arrêter y arrivèrent presque au-  
» sitôt que moi. Nous fîmes encore

» prévenus à temps. Alors nous em-  
» brassâmes le seul parti qui nous  
» restait : nous parvînmes , au mi-  
» lieu de mille dangers , jusqu'au  
» camp des Vendéens , et je de-  
» mandai du service dans l'armée  
» des rebelles...

» Vous connaissez maintenant ,  
» madame , toute l'horreur de ma  
» position. J'aime, j'adore Zorada;  
» je chéris et j'idolâtre mon épouse :  
» il m'est impossible d'oublier l'une  
» ou l'autre. Ah ! je vous en con-  
» jure , ayez pitié d'un état aussi  
» cruel ; éclairez-moi , guidez-moi :  
» je remets en vos mains mon sort  
» et celui des deux victimes. Epar-  
» gnez-moi des reproches que j'ai  
» trop mérités : je ne suis point un  
» monstre ; je vois , je sens combien  
» je fus coupable ; mais je suis en-  
» core plus malheureux. J'aurais

» déjà terminé , de mes propres  
» mains, une vie que je déteste , si  
» la certitude d'être aimé ne me fai-  
» sait craindre que ma perte n'en-  
» traîne celle de deux femmes sen-  
» sibles dont j'ai à jamais causé  
» l'infortune. Prononcez : les mo-  
» mens sont précieux. Je tremble  
» à chaque instant que mon épouse  
» ne vienne ici : je m'étonne même  
» qu'elle n'y soit pas déjà. Dois-je  
» quitter ce château et abandon-  
» ner Zorada , laissant à l'amitié  
» le soin de la sauver du déses-  
» poir?... Faut-il , par un divorce  
» qui fera mourir mon épouse ,  
» rompre des nœuds qui firent  
» jadis tout mon bonheur?... J'at-  
» tends mon arrêt... Dans tous les  
» cas, ma perte est assurée , et je  
» ne vous remets que le choix du  
» supplice, »



J'étais muette d'indignation , quand Zorada vint nous retrouver. Je me contraignis devant elle ; j'éprouvais un serrement de cœur qui aurait dû me trahir Quel spectacle pour moi , mon digne ami , que l'empressement de ma fille auprès du barbare qui , sous peu d'instans , allait peut-être lui porter le coup mortel !.... J'emmenai Zorada , dans le dessein de sonder ce cœur trop sensible , et de voir jusqu'à quel point l'empire que j'avais sur elle , me permettrait de la préparer à ce nouveau malheur.

DE CH....X.

---

L E T T R E   X V .

*Madame de Ch....x au curé de  
St.-Séver*

Nantes , le 27 Septembre 1793.

---

**J**E voulais , comme je vous l'ai dit ,  
préparer ma fille aux nouveaux  
malheurs qui la menaçaient : je  
cherchai d'une manière adroite et  
indirecte , à la faire douter de l'a-  
mour de James ; mais je la vis se  
troubler ; elle sembla même alors  
oublier les égards qu'elle devait à

l'amitié : elle me reprocha ma défiance, mes craintes, mes soupçons; elle m'accusa de vouloir empoisonner le bonheur dont elle commençait à concevoir l'espérance. Je sentis qu'il me serait impossible de lui découvrir la vérité, sans devenir à l'instant même l'auteur de sa perte.

Jugez, mon respectable ami, de mon trouble, de mes inquiétudes et de ma douleur ! J'étais encore avec elle au jardin, quand Marie vint nous annoncer qu'un étranger demandait à parler au capitaine. Zorada voulut reconnaître par elle-même si cette visite inattendue n'était pas un piège, si la prudence permettait de la recevoir, si même on pouvait, sans les plus grands dangers pour James et pour nous, avouer qu'il fût au château. Marie

l'accompagna : elle m'a répété depuis les détails de cette funeste entrevue.

— Mademoiselle , n'êtes - vous pas la fille de madame de Ch....x ?

— Elle me donne toujours ce nom qui m'est bien cher.

— Puis-je vous parler, mademoiselle, devant cette femme? (*Marie.*)

— Pourquoi non , monsieur ?

— Jesers dans l'armée vendéenne, mademoiselle, et je cherche un de nos capitaines , blessé dans la dernière affaire que nous eûmes auprès de S....B..y.

— Si vous cherchez , monsieur , l'un des officiers blessés dans cette affaire , vous vous y prenez un peu tard !

— Notre corps n'est rentré que depuis hier au soir dans le village :

et vous sentirez , quand vous connaîtrez le sujet qui m'amène , qu'il a fallu que la chose fût impossible pour que je ne vinsse pas ici plutôt.

— Que demandez-vous ?

— Le capitaine L...t.

— Nous ne le connaissons pas.

— On m'a pourtant assuré qu'il était dans cette maison. Ceux-mêmes qui l'ont confié à vos soins, m'ont dit.....

— Je vous le répète , monsieur , nous n'avons jamais vu le capitaine L...t.

— J'admire et j'approuve , mademoiselle , le sentiment qui vous force à cacher la vérité ; mais une plus longue dissimulation devient inutile , et ne peut que prolonger mes inquiétudes. Vous êtes trop bonne, trop sensible pour vous

faire un jeu cruel de mes alarmes. Reconnaissez en moi l'épouse du capitaine L...t. Je vous en conjure, ne cherchez pas à vous défendre plus long-temps auprès de moi d'un acte de générosité et d'humanité, dont je désire pouvoir vous témoigner librement toute ma reconnaissance... Conduisez-moi vers lui... Vos soins lui sont sans doute bien chers ; mais il réclame aussi ceux d'une épouse qu'il adore, et dont il est bien tendrement aimé !

Zorada interdite, regarda Marie, et considéra ensuite avec étonnement la jeune femme déguisée sous un habit militaire.

— Madame, dit-elle, après s'être remise un peu, j'aime à croire que l'on peut vous parler sans crainte : la perfidie n'emploie pas un langage

aussi pressant , et je vois bien que vous cherchez réellement un époux auquel vous prenez l'intérêt le plus tendre. On vous a trompée. Nous avons , il est vrai , un de vos blessés ; mais il n'est pas marié : ce n'est point le capitaine L....t. , il s'appelle James.

— James ! reprit en souriant l'étrangère. C'est lui-même , voilà le nom qu'il portait en Amérique , et sous lequel il aura peut - être cru prudent de se faire connaître dans ce château.... Vous frémissez , mademoiselle , vous tremblez..... Ah ! grand dieu ! serais-je assez malheureuse pour vous inspirer encore quelque défiance ?...

Zorada fut obligée de s'appuyer sur le bras de Marie. J'arrivais en ce moment.

— Et ce James! ....Ce capitaine L...t. est votre époux!... Il est marié?

— Mademoiselle , je ne conçois pas le trouble....

Zorada m'aperçut :

— James!.... Oh! mon amie!.... James!.. marié!. Voilà son épouse!.

En prononçant ces derniers mots, elle vint se jeter dans mes bras.... Elle y resta privée de sentiment. Marie mena l'étrangère auprès de son mari, et je fis porter Zorada dans son appartement. Le chirurgien qui était venu rendre visite à James, accourut auprès de nous, conduit par Marie. Il s'approcha de ma fille, la considéra longtemps en silence, consulta son poulx, et me pria de lui raconter les causes d'un aussi fatal accident. Je satisfis autant qu'il me fut possible à toutes ses questions;



je crus même ne devoir lui rien cacher de la vérité : je lui demandai ensuite ce que j'avais à craindre ou à espérer... Pauvre jeune personne ! dit-il en jetant des regards de douleur et de compassion sur ma fille. Malheureuse enfant !..... et plus malheureuse mère ! ajouta-t-il en me serrant la main... Son état n'est pas encore sans ressource ; mais je n'ose vous offrir une espérance qui serait peut-être déçue. Je sais par expérience que ce genre de consolation devient quelquefois funeste aux bons cœurs.... On ne peut rien prescrire d'utile en ce moment..... il faut tout abandonner à la nature. Il me quitta en me promettant de revenir sous quelques heures.

Je ne m'éloignai pas de Zorada ; je restai à son chevet , épiant avec inquiétude les légers signes de vie

qu'elle donnait encore. Sa respiration était embarrassée, sa bouche et ses yeux éprouvaient par intervalles de légères convulsions, deux ou trois fois je vis des pleurs s'échapper de ses paupières : elle paraissait alors respirer plus librement.

Je vous retrace, mon cher pasteur, avec un soin minutieux et que vous trouverez peut-être barbare, ces tristes détails.... Jugez de l'état d'une mère qui les avait sous les yeux !

Le chirurgien revint : il ne trouva pas de mieux ; le pouls au contraire lui parut petit et convulsif. Il me dit qu'il craignait une rupture des vaisseaux dans la poitrine. A peine avait-il cessé de parler, que l'infortunée sembla se ranimer : ce fut hélas ! pour nous ôter tout espoir : elle vomit du sang en abon-

dance , et le chirurgien jugea cette crise mortelle. Cependant Zorada , malgré ses souffrances , avait recouvré l'usage de la parole..... James !.... marié !.... l'ingrat !.... me dit - elle en me regardant tristement. Tout son ressentiment parut s'être exhalé avec ce premier cri de la douleur. Elle ne me parla plus de lui que pour le recommander à mes soins , et me dire qu'elle lui pardonnait.

Depuis ce moment , son état devint de plus en plus désespéré. De longues faiblesses qui se succédaient rapidement , m'annoncèrent que Zorada touchait à sa dernière heure. Quelques instans avant de mourir , elle me demanda si elle pouvait revoir James encore une fois.... Qu'il vienne , me dit-elle , avec son épouse , je ne veux

pas les séparer dans mes adieux. Je parus craindre une entrevue si déchirante ; mes refus l'affligèrent : alors je crus devoir lui accorder cette douloureuse et dernière satisfaction.

En entrant dans l'appartement de James, je le trouvai fondant en larmes dans les bras de son épouse. D'après les mots consolans qu'elle lui adressait, je jugeai qu'elle était instruite des torts de son mari. Quand je leur dis que Zorada mourante demandait à les voir, James s'écria : il n'est donc plus d'espoir !.. Non, lui dis-je, plus d'espoir ; mais ne refusez pas à ma fille cette dernière grâce..... Allons, mon ami, reprit madame L...t., rendons-nous aux désirs de l'infortunée. Que ne puis-je, au prix de ma vie, adoucir l'horreur de ses derniers momens !

Zorada , c'est moi qui te donne la mort !..... Ah ! tu n'es pas la plus malheureuse !.....

Madame L....t. soutint les pas chancelans de son mari , et nous arrivâmes auprès de ma fille : elle me reconnut, et m'appela. — James ! le verrai-je , ma bonne amie ? — Le voici avec son épouse.... En entrant, James s'était jeté à genoux près du lit de douleur. Zorada reçut dans ses mains celle de James , et pria madame L....t. d'y joindre la sienne.... — Madame.... mon ami..... demeurez à jamais unis. James ! je t'aime encore , et te pardonne... Madame pardonnez-lui de même... Je suis seule coupable.... Le ciel m'a bien punie.... Aimez-vous et plaignez quelquefois Zorada..... Elle approcha de ses lèvres la main de James et celle de

son épouse : sa faiblesse seule l'empêchait de les couvrir de baisers. Elle eut ensuite un long évanouissement. Je crus qu'elle allait expirer. Je fis un signe à madame L....t., qui entraîna en soupirant James que l'excès de la douleur semblait avoir anéanti. Je restai seule avec Marie. Zorada retrouva encore assez de forces pour m'appeler et me prier de ne pas la quitter. Dans ces derniers momens, je pris avec elle le langage qui convenait à une mère ; je l'engageai à placer son espoir et sa confiance dans l'être suprême.. Je fus touchée de sa courageuse résignation... Elle rendit le dernier soupir en m'embrassant, et répétant les noms de James et de Coraly.

Quand je revis les deux époux , mes larmes et mes regards leur annoncèrent la perte que je venais de

faire. Il fallut me joindre à madame L....t pour chercher à calmer les regrets et les remords du coupable James. Consoler moi - même le meurtrier de Zorada ! O mon ami ! que ce devoir était pénible ! Plus juste aujourd'hui , je ne vois dans ce jeune homme qu'un de ces exemples hélas trop communs de nos jours : James était doué d'une belle ame et d'un bon cœur ; l'inconséquence, les passions et sa légèreté l'ont rendu criminel ; il avait reçu de la nature toutes les qualités qui honorent celui qui les possède , et qui contribuent à répandre le bonheur et l'estime autour de lui ; sa faiblesse a tout détruit : ce défaut de caractère a fait d'un mari sensible un époux adultère , et d'un tendre amant un assassin perfide !

A ma prière , madame L....t en-

gacea bientôt James à quitter un séjour où sa présence était devenue si funeste pour nous. Je me trouvai moins malheureuse, quand il me fut permis de pleurer ma fille loin de celui qui avait causé sa perte. Les habitans du village m'ont dit que le malheureux revient souvent, dans l'ombre, arroser de ses larmes la tombe de Zorada..... Qu'il est à plaindre !

J'ai réuni, mon cher pasteur, tous les papiers de Zorada, vos lettres, les miennes et les siennes; j'y ai joint ce mouchoir qu'elle avait toujours conservé depuis l'instant où James quitta Saint-Domingue; et j'ai déposé le tout dans une petite urne d'albâtre que je ne croyais pas destinée à un aussi triste usage. Ce monument de douleur est sans cesse sous mes yeux. Ah ! je vous



en conjure, ne m'ordonnez pas de m'en séparer.

On nous annonce que les Vendéens seront bientôt contraints d'évacuer ce pays. Vous reverrai-je alors? Emilie J...t reviendra-t-elle auprès de moi?.... Pourriez-vous l'un et l'autre abandonner à ses regrets la malheureuse

DE CH...X.

---

*ÉCRIT trouvé dans les papiers de  
Zorada (1).*

---

AUJOURD'HUI 6 juillet , il y a trois ans que je vis James pour la première fois !... Combien les temps sont changés ! J'avais alors une amie à qui j'étais bien chère ; j'étais comblée de tous les dons de la fortune ; je pouvais tendre à l'être souffrant

---

(1) Je ne publierai pas beaucoup d'autres papiers également de la main de Zorada , et que j'ai trouvés renfermés dans l'urne funéraire. Leur peu d'ordre et de liaison annonce que cette innocente victime de l'amour , avait quelquefois la raison troublée par le souvenir et le sentiment de ses maux.

une main secourable : quelques jours se sont écoulés , et déjà Coraly ne vit plus ! je suis tombée dans l'indigence , et je ne dois mon existence qu'aux bienfaits de la généreuse madame de Ch....x ! A dix-sept ans , j'ai déjà bu jusqu'à la lie la coupe amère du malheur , et , dans ce nombre d'années , je compte à peine quelques jours de véritable existence. La même fatalité qui me poursuit , aura-t-elle atteint également celui que j'adore ? James , où es - tu ? Quand te reverrai-je ? Une voix secrète me crie au fond du cœur : Malheureuse ! James est perdu pour toi ! Ne plus le revoir , et l'aimer toujours , voilà ton sort ! Ah ! je veux du moins m'entourer des souvenirs qui le rappellent à ma pensée ; me retracer jusqu'aux moindres détails de ces

temps sitôt écoulés , et chercher dans le passé des consolations que le présent ne saurait m'offrir. Combien de raisons de l'aimer ma mémoire me rappelle ! Je ne parle pas de la beauté de ses traits , de l'élégance de ses formes ; tout cela put contribuer à me séduire , à m'égarer ; mais ce furent sa bonté , sa sensibilité , les qualités précieuses de son esprit et de son cœur qui m'attachèrent à lui pour la vie. Je me souviens encore de ce jour où deux de mes esclaves séduits par les discours , peut-être effrayés par les menaces des nègres Marons (1), s'enfuirent de mon habitation.

---

(1) On appelait ainsi les nègres fugitifs qui avaient abandonné leurs maîtres , et déserté leurs habitations pour aller chercher l'indépendance au sommet des montagnes , ou dans les sombres retraites des forêts.

Quand

Quand James fut instruit de leur évasion, il voulut aller lui-même les chercher au milieu des bois, à travers tous les périls. Je m'efforçai en vain de le retenir... Non, non, mon amie, me dit-il : les malheureux ! l'espoir de la liberté les égare. Hélas ! ils ne savent pas quel genre de vie les attend. J'irai les chercher : ils ne seront pas sourds à la voix de leur ami, de leur père ; je les ramènerai ; je les traiterai avec plus de douceur encore qu'ils ne l'étaient déjà, et leur reconnaissance deviendra un jour pour moi la plus douce des récompenses. Il se rendit en effet dans les mornes, (1) les parcourut sous un soleil brûlant, brava la rage aveugle des Marons, et ramena nos deux fu-

---

(1) Montagnes de l'intérieur de l'isle.

gitifs.... Un de mes esclaves avait-il commis quelque faute grave ? c'était à James chargé de le punir, qu'il s'adressait pour obtenir un pardon qu'il savait bien que je ne refuserais pas à ses prières. Dans leurs jeux comme dans leurs travaux , les jeunes le prenaient pour juge , et les vieillards pour arbitre... L'amant trahi, la maîtresse abandonnée venaient lui faire part de leurs plaintes , de leurs regrets, et il était bien rare qu'il ne les renvoyât pas moins malheureux , ou qu'il ne réussît pas à raccommoder ceux que l'inconstance , le caprice ou l'intérêt avaient divisés, James était un dieu pour mes noirs. Ce fut en les rendant heureux qu'il sut trouver le chemin de mon cœur. Je l'aimai d'abord comme un frère : je m'abandonnai à ces tendres im-

pressions, et je ne connus tout l'empire qu'il avait pris sur moi , qu'à l'instant même où j'avais perdu la force et la volonté de m'en défendre. Momens de bonheur et d'ivresse où je crus mon amour partagé , de combien de peines vous avez été suivis!... L'inquiétude, les soupçons, la jalousie s'emparèrent de mon ame : il n'est pas de tourmens que le délire de mon imagination ne m'ait fait éprouver. Mais je devais souffrir encore plus , puisque je l'ai vu s'éloigner de moi , sans pouvoir mourir. Séparation cruelle, tu seras toujours présente à ma pensée!... J'ai sans cesse sous les yeux ces traits où je lisais l'empreinte du désespoir ; j'entends ses derniers cris de douleur : j'embrasse encore les genoux des soldats qui l'entraînent, je les conjure en vain de ne pas

me séparer de leur victime!.. Voilà ce mouchoir que James laissa dans mes mains ! il était encore mouillé de ses larmes.... Ah ! depuis il ne s'est pas écoulé un seul jour qu'il ne l'ait été des miennes ! Je t'ai juré qu'il ne me quitterait pas ; il me suivra dans le tombeau. J'avais également juré de te revoir ; ô James ! que n'ai-je pas fait pour remplir mon serment ? mais je n'y dois plus songer : et cet espoir fût-il au fond de mon cœur , il serait cruel de ma part de m'y attacher. Puis-je te désirer , t'appeler auprès de moi , quand je n'ai plus à t'offrir que ma misère en partage ? Ta vue me rendit heureuse , aussi long-temps que je pus contribuer à ton bonheur : elle ajouterait peut-être à mes tourmens , aujourd'hui que tu ne trouverais plus à mes côtés que la honte



et le malheur... Une autre pensée combat aussi dans l'ame de Zorad le premier de ses désirs. James m'a-t-il conservé l'amour qu'il me jurait en partant ? Cette lettre.... cette femme..... que de sujets d'alarmes pour moi ! Oh ! dieu , si je dois retrouver James infidelle , ne permets pas. . . . .  
. . . . . (1).

---

(1) Le manuscrit finit ici : j'en ai pu prendre sur moi d'y suppléer.

---

## R O M A N C E .

*Trouvée dans les papiers de  
Zorada.*

---

Entends ma voix triste et plaintive  
Fleuve témoin de mes douleurs ,  
Et dans ton onde fugitive  
De Zorada reçois les pleurs.  
L'écho des bois , l'eau qui murmure ,  
Voilà mes confidens chéris !  
On vient se plaindre à la nature  
Quand au monde on n'a plus d'amis.

Ce flot qui baigne le rivage ,  
En l'embrassant court et s'enfuit :  
Plus inconstant est le volage  
Qui nous caresse et nous trahit !

Jame disait : ma douce amie ,  
Toujours mon cœur te chérira !  
Je le croyais.... Bientôt trahie ,  
Le désespoir seul me resta.

A mes regrets abandonnée ,  
Entre la honte et le tombeau ,  
Je survécus déshonorée ;  
Mais mon cœur devint mon bourreau ,  
Jame frémit de son ouvrage ,  
Il eut pitié de mes douleurs ;  
Je vis les larmes du volage ,  
Et j'oubliai tous mes malheurs.

Je l'adorais et l'espérance  
Me faisait renaître au bonheur ;  
Mais en est-il quand d'innocence  
Une fille a perdu la fleur?...  
Jame reçoit l'ordre barbare  
De me quitter et de partir :  
La vengeance à jamais sépare  
Ceux qu'unissait le repentir.

Tous les jours , devant l'aurore ,  
J'appelle Jame en ce séjour ,  
Le long des nuits ma voix encore  
Le demande aux bois d'alentour....

J'appèle en vain ! à l'espérance  
Mon cœur ne doit plus se r'ouvrir.  
J'ai pu survivre à l'inconstance,  
L'absence me fera mourir.

Entends ma voix triste et plaintive  
Fleuve témoin de mes douleurs,  
Et dans ton onde fugitive  
De Zorada reçois les pleurs , etc.

F I N.

